

JUILLET 1975

OPÉRATION TERRES NEUVES
Projet Pilote Koumpentoum-Maka

ETUDE D'ACCOMPAGNEMENT
RAPPORT DE FIN DE CAMPAGNE
1974 — 1975

VOLUME 2

P. TRINCAZ

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER

CENTRE O.R.S.T.O.M. DE DAKAR



OPERATION TERRES - NEUVES
(Projet-Pilote Koumpentoum-Maka)

ETUDE D'ACCOMPAGNEMENT

=====

RAPPORT DE FIN DE CAMPAGNE
1974 - 1975

Tome 2
ETUDE SOCIOLOGIQUE

P. TRINCAZ
ORSTOM-DAKAR/JUILLET 1975

S O M M A I R E

PAGES

I - La Migration dans le Sine, Zone de Départ	1
A/ Situation socio-économique dans la zone de Départ.....	2
B/ Le recrutement pour la 3ème année Terres-Neuves	10
C/ Les conséquences de la Migration en Pays Serer	20
D/ Présentation des résultats de quelques enquêtes en Pays Serer	25
II - Les villages des Terres-Neuves : Etudes Sociologiques du Nouveau Milieu	40
A/ Niveau d'installation et d'enracinement	42
B/ Relations Sociales dans les villages	48
C/ Relations avec les villages autochtones	63
III - Observations Générales en guise de conclusion	67

I - LA MIGRATION DANS LE SINE

ZONE DE DEPART

L'opération Terres-Neuves du Sénégal-Oriental, prévoyait pour la 3ème année de son déroulement, l'installation de 150 familles, originaires du Sud du Bassin Arachidier, plus précisément, du Département de Fatick. Au cours de la première année, en 1972, 41 familles, représentant 175 personnes, étaient déjà parties, pour la plupart de l'arrondissement de Niakhar. En 1973, pour la 2ème année, 108 familles soit 579 personnes, avaient quitté le département de Fatick (1)

(1) Voir les rapports sur l'opération Terres-Neuves de première et deuxième années ORSTOM-DAKAR 1973 et 1974.

A - SITUATION SOCIO-ECONOMIQUE DANS LA ZONE DE DEPART -

Pour bien situer les conditions de la migration, il convient de rappeler la situation dans la zone de départ. Le Sud du Bassin Arachidier recouvre assez bien l'ancien royaume du Sine, peuplé de Serer. Dans le découpage administratif, il fait partie de la région du Sine-Saloum.

Le Département de Fatick qui se trouve dans cette région est assez bien connu au point de vue du peuplement, surtout l'arrondissement de Niakhar, à la suite de nombreuses enquêtes démographiques de l'ORSTOM (1).

Dans l'arrondissement de Niakhar, la densité de population atteint 90 à 100 habitants au km², alors que la moyenne nationale du Sénégal s'établit autour de 20 habitants au km². Il s'agit donc d'une région très peuplée si l'on compare au reste du pays.

Jusqu'à une date récente, les Serer avaient su faire face à cette forte pression démographique grâce à un système agricole particulièrement bien adapté qui allie la culture et l'élevage. Les techniques pour préserver la fertilité comprenaient une rotation triennale des cultures : mil - arachide - jachère de libre pâture pour le troupeau, la fumure animale, une agriculture intensive et l'entretien du parc d'Acacia Albida, dont les propriétés de régénération des sols ne sont plus à démontrer (2).

Malgré ce système agro-pastoral intensif, il semble bien que la densité de la population a continué à s'accroître jusqu'à un seuil de saturation, et les Serer jusqu'à une date récente se sont montrés opposés à l'émigration. Surtout les exigences de la culture de rente : l'arachide avait déjà perturbé le système en limitant les cultures de mil et les jachères donc en obligeant le troupeau à la transhumance.

(1) CANTRELLE (P.) - 1969 - Etude démographique dans la Région du Sine-Saloum - Sénégal - ORSTOM - 1969.

(2) Pour plus de détails voir :

- PELISSIER (P.) - 1966 - Les Paysans du Sénégal. Les Civilisations agraires du Cayor à la Casamance Fabrique Saint Yrieix - pp. 183-299.

- LERICOLLAIS (A.) - 1972 - Etude Géographique d'un Terroir Serer (Sénégal), Atlas des Structures Agraires au Sud du Sahara - ORSTOM.

Pour résumer, nous pouvons dire que dans le Sud du Bassin Arachidier, la société Serer a pu garder sa cohésion plus longtemps que d'autres, mais l'équilibre fragile terre - hommes arrivait au point de rupture, et l'éclatement devait se faire sous l'effet de deux facteurs conjugués :

- 1/ Une forte poussée vers l'équipement mécanique des exploitations dans le cadre d'une opération de développement dans le but d'accroître la production.
- 2/ Une pluviométrie particulièrement faible et irrégulière durant une décennie et le plus souvent mal répartie pour permettre un cycle normal de maturation des cultures.

Le Professeur PELISSIER a fort bien perçu les conséquences de l'opération de développement et de mécanisation trop poussée (1)

"En Pays Serer, où la pression démographique jouait de longue date dans le même sens, l'équipement a accéléré la disparition de la vieille rotation triennale mil-arachide-jachère, en permettant une mise en culture quasi intégrale de l'espace qui entraîne à son tour l'évacuation d'une grande partie du troupeau bovin en hivernage..."(2)

L'étude d'André LERICOLLAIS consacrée au terroir du village témoin de Sob, montre bien la dégradation récente du système agro-pastoral et le surpeuplement dû à la mécanisation exagérée. Et il semble bien que les observations faites à Sob peuvent être généralisées à l'ensemble du Pays Serer. "Le retentissement de l'opération sur la société rurale est également profond et divers. Dans les régions les plus densément peuplées, notamment dans le Sine, la mobilisation totale de l'espace et la mécanisation des travaux les plus exigeants en main-d'œuvre, tels les sarclages, entraînent l'apparition d'un véritable sous-emploi, phénomène jusqu'ici inconnu et qui fait prendre conscience aux paysans du surpeuplement de leurs terroirs. De la même manière que l'inégalité entre les hommes, l'opération étudiée a précisé et aggravé les disparités régionales et, du même coup, a souligné sinon renforcé les problèmes régionaux et même certaines spécificités ethniques. C'est ainsi que l'opposition entre vieux terroirs de l'Ouest du bassin arachidier et Terres-Neuves des confins du Ferlo s'est sans conteste, accentuée. La surexploitation et le surpeuplement des premiers sont plus manifestes que jamais.(3)"

(1) Paul PELISSIER - Réflexions sur une entreprise de Développement par la Vulgarisation agricole : in Etudes de Géographie Tropicale offertes à Pierre GOURO 1972 - Martan - Paris La Haye - pp. 397 à 405.

(2) Op. cit. p. 402

(3) Op. cit. p. 403.

La rupture du système de culture traditionnel, commencée avec l'introduction de l'arachide et accentuée avec la mécanisation, a eu une double conséquence :

- un épuisement accentué des terres, malgré les efforts de restitution de la fertilité au moyen des engrais.
- le dégagement d'une masse d'actifs, qui n'arrive plus à survivre sur le terroir et se voit contrainte à l'exil ou au moins à l'exode rural.

Les rendements semblent diminuer chaque année aux dires des paysans. Tous affirment que pour une même surface cultivée, la récolte aussi bien en mil qu'en arachide est chaque année plus faible. Il est certain que les rendements que nous avons pu calculer pour l'année 1971, pourtant favorable sur le plan pluviométrique, sont faibles. Entre 600 et 700 kg à l'ha pour l'arachide, et 500 kg pour le mil.

Les rendements moyens dans le Sine, calculée sur 5 ans varient d'une année sur l'autre entre 300 et 800 kg à l'hectare pour l'arachide et pour les mils entre 150 et 700 kg à l'hectare.

Pour comparer avec des terres non épuisées, en l'occurrence les Terres-Neuves durant les 1ères années de culture, les rendements moyens en arachide sont de l'ordre de 1 500 kg à l'hectare et en céréales de l'ordre de 800 kg. Et en plus, il s'agit des rendements durant les années 1972 et 1974 durant lesquelles dans le Sine, les rendements d'arachide étaient quasi nuls, et au maximum de 200 kg à l'hectare dans certains villages, par suite de la sécheresse.

La deuxième conséquence de la rupture du système cultural ancien, qui découle en fait de la baisse des rendements, consécutive à l'épuisement des terres, est le dégagement d'une masse d'actifs qui n'arrive plus à vivre sur le terroir se trouve contrainte à l'exil.

Or, contrairement à d'autres zones rurales et à d'autres ethnies, les Serer n'ont pas une forte tradition migratoire derrière eux. Au contraire la stabilité et l'enracinement des membres de cette société dans son terroir sont bien connus. Malgré tout, la migration n'est pas inexistante sans revêtir une ampleur considérable, elle se fait selon des règles assez précises :

- Il s'agit souvent d'une migration de jeunes qui partent pour des séjours vers les villes à la recherche d'un emploi de manœuvre, ou vers d'autres zones rurales avec un statut de sourga.
 - Il s'agit souvent d'une migration temporaire, saisonnière, vers la ville durant la saison sèche, et vers d'autres villages durant la saison des pluies.
- Les migrations rurales se font vers des régions bien précises :
- 1/ D'abord à l'intérieur du Pays Sérér, il existe un mouvement perpétuel de va-et-vient et d'échanges d'actifs d'un village à l'autre. Ce sont souvent des migrations inter-familiales. Des neveux vont rejoindre leur oncle maternel ou une branche de famille maternelle. Avant chaque hivernage des réajustements se font entre villages et entre arrondissements. Les gens de Niakhar vont volontiers cultiver vers Diakhao où la densité de population est peut-être légèrement plus faible.
 - 2/ Un deuxième foyer d'émigration pour les familles de Niakhar se situe, depuis une trentaine d'années vers le département de Foundiougne, dans la région du Niambato, en bordure des fleuves du Saloum.
 - 3/ Un troisième lieu d'émigration se trouve vers les premières Terres-Neuves de 1936, au nord de Kaffrine et de Malème Hodar. Il s'agit de la survivance d'un ancien projet d'implantation des paysans Sérér, mis en œuvre par l'Administration Coloniale vers les années 1936 et abandonné à cause de la guerre(1).

Dans tous ces cas, il s'agit de régions d'accueil où se trouvent des villages Sérér, et les migrants, temporaires dans le cas des Sourga, ou définitifs dans le cas des familles, rejoignant des parents ou des voisins et amis.

Toutes les enquêtes sur le terrain, démontrent que ces migrations qui existaient sous forme réduite depuis longtemps ont pris une importance plus grande depuis une dizaine d'années et avec la sécheresse récente ont été décuplées.

A la suite de l'introduction de l'arachide comme culture de rente et plus récemment de l'effort de mécanisation pour accroître la production, la société agricole Sérér était déjà passablement perturbée et elle s'est retrouvée sans défense devant la sécheresse.

(1) DUBOIS J.P. - L'Emigration des Sérér vers la zone arachidière Orientale
1971 - ORSTOM-DAKAR.

LA SECHERESSE DANS LE SINE -

Depuis une décennie, la pluviométrie est très irrégulière dans le Pays Serer comme dans le reste du Sénégal et des pays du Sahel.

En 1965, à Fatick, il n'a plu que 33 jours durant l'hivernage et pour un total de 642,5 mm. La croissance des mils et sorghos a souffert de cette pénurie d'eau, en début et fin d'hivernage.

En 1966 a sévi une sécheresse exceptionnelle après des pluies précoces en Juin. Il a fallu refaire les semis en Août. Le total des pluies, de 821,5 mm est au-dessus de la moyenne mais l'année est catastrophique.

En 1967, l'année est passable car la répartition des pluies est régulière durant l'hivernage.

En 1968, il tombe 320,6 mm d'eau pour 28 jours; la récolte des mils est presque nulle et celle d'arachide très faible.

En 1969, la pluviométrie est suffisante 950 mm et la répartition est bonne, 50 jours. Les pluies tardives d'Octobre permettent une bonne production agricole.

En 1970, avec 490,4 mm et 35 jours de pluie, la récolte est de nouveau très faible. C'est le moment de l'inscription des volontaires par les Terres-Neuves. Les chefs de famille s'inscrivent en masse, près de 300 volontaires à la suite des récoltes presque nulles.

En 1971, 802,7 mm et 41 jours de pluie, la masse des pluies au-dessus de la moyenne et bien répartie permet une bonne récolte. Les Serer ne sont plus volontaires pour partir vers les Terres-Neuves et abandonner leur pays. D'où les difficultés pour recruter 50 familles.

1972, avec 294 mm et 25 jours de pluie, détient le triste record de la plus mauvaise année, enregistrée depuis fort longtemps. En Juillet, il ne pleut que deux jours et la sécheresse fait périr tous les semis. L'année est catastrophique et la récolte nulle. C'est le moment de l'inscription pour la deuxième année vers les Terres-Neuves. Les chefs de famille dépourvus de tout, s'inscrivent en masse pour le départ.

En 1973, l'année n'est guère meilleure que la précédente. 394,4 mm et 32 jours de pluies. La sécheresse en Juin et Octobre, début et fin de l'hivernage empêchent l'arachide, le mil tardif et le sorgho d'arriver à maturité. Seul le mil précoce, à cycle court, permet aux familles de survivre. La fin de l'hivernage coïncide avec le recrutement de 150 familles pour les Terres-Neuves.

En 1974, l'année est un peu meilleure que les deux précédentes avec 412,3 mm et 34 jours de pluie. L'hivernage se termine trop tôt, mais les paysans instruits par l'expérience des années antérieures ont semé davantage de mil précoce pour subvenir aux besoins alimentaires.

Grâce à cette rétrospective sur la pluviométrie des dix dernières années, on peut s'apercevoir que depuis 1965 on assiste à une alternance d'hivernages très mauvais et d'autres à peu près corrects jusqu'en 1972 où se succèdent deux années catastrophiques.

En 1966, 68 et 70, les pluies avaient été très faibles et mal réparties. Les récoltes s'étaient ressenties de cette situation et les réserves de mil entreposées dans les greniers avaient été épuisées. L'année 1971, un peu meilleure n'avait pas permis cependant des récoltes capables de reconstituer les réserves, et les paysans se sont trouvés totalement démunis pour faire face à la sécheresse de 1972 qui s'est prolongée en 1973.

On comprend mieux à la suite de ce tableau, que malgré toutes les réticences vis-à-vis de la migration organisée par l'opération Terres-Neuves, 300 familles se soient décidées à partir vers le Sénégal-Oriental. Pour 1974, la pluviométrie nettement meilleure dans l'ensemble du Sénégal n'a pas été excellente dans la région de Fatick avec 412 mm pour 34 jours de pluie. Celles-ci se sont arrêtées fin Septembre et malgré la récolte de mil précoce abondante, les paysans, devenus méfiants vis-à-vis de l'hivernage dans leur pays, continuent de regarder du côté des Terres-Neuves et d'envisager une migration. Car par un hasard heureux pour l'opération Terres-Neuves, la pluviométrie catastrophique dans l'ensemble du Sénégal, y compris en Casamance, durant les années 1972 et 1973, a été sinon excellente du moins correcte et bien répartie dans le Sénégal-Oriental et par conséquent sur les Terres-Neuves. Les cultures n'ont pas trop souffert de la sécheresse et ont pu arriver à maturité, aussi bien les cultures vivrières : (mil et sorgho) que l'arachide et en partie moindre le coton.

La pluviométrie à Fatick de 1965 à 1974 par Mois à partir des relevés A.S.E.C.N.A.

Mois	1965		1966		1967		1968		1969		1970		1971		1972		1973		1974	
	mm	j	mm	j	mm	j	mm	j	mm	j	mm	j	mm	j	mm	j	mm	j	mm	j
Juin	46,8	3	90,6	7	23,7	4	32,4	3	6,2	2	21,2	2	9,4	2	67,3	5	32	1	12	1
Juillet	120,3	6	10,8	2	136,8	9	85,1	8	311,7	14	109,5	7	192	7	32,8	2	90,8	11	123,8	9
Août	341,9	10	249,8	13	439,4	20	48,2	5	305,2	16	250,1	14	236,8	16	119,7	9	221,4	13	188,4	13
Septembre	103,5	11	351,5	14	252,5	12	132	11	241,5	13	76,3	10	347,9	14	41,1	5	48,4	6	88,1	11
Octobre	30	3	118,5	10	124,3	5	22,9	1	85,4	5	33,1	2	16,6	2	33,1	4	1,8	1	-	-
Totaux	642,5	33	821,5	46	976,7	50	320,6	28	950	50	490,4	35	802,7	41	294	25	394,4	32	412,3	34

Pluviométrie à Fatick des 10 dernières années

Documents ASECNA

Année	Nombre de jours de pluie	Hauteur annuelle en mm
1965	33	642,5
1966	46	821,5
1967	50	976,7
1968	28	320,6
1969	50	950
1970	35	490,4
1971	41	802,7
1972	25	294
1973	32	394,4
1974	34	412,3
Moyenne générale	37	610,5

La moyenne annuelle des pluies (calculée pour dix ans)
est à Niakhar de 764 mm - à Fatick 610,5 mm.

Cet aperçu sur la situation socio-économique du Pays Serer permet de comprendre le contexte dans lequel est intervenue la sollicitation à la migration vers les Terres-Neuves et de mieux saisir les réactions parfois opposées en apparence, des familles paysannes et de la société globale.

B/ LE RECRUTEMENT DANS LES ZONES DE DEPART -

L'opération pour le recrutement des 150 familles volontaires à la migration et à l'installation sur les Terres-Neuves s'est déroulée selon le schéma habituel, déjà présenté dans les rapports précédents.

, Le responsable du recrutement, M. DIABOULA a commencé ses tournées d'information et d'inscription dès la fin de l'hivernage 1973. Le mécanisme semble bien rodé. Les Instances Administratives au niveau de la Région, du Département et de l'Arrondissement sont, après deux ans, bien informées et sensibilisées dans un sens favorable à l'opération, il faut bien reconnaître qu'il n'en a pas toujours été ainsi surtout au niveau de l'arrondissement, la première année. Le déplacement des populations provoquait une certaine gêne parmi les responsables, et la perspective de perdre des contribuables, ne seduisaient pas toujours les autorités. Ces reticences ont été dépassées et actuellement les responsables encouragent la migration.

Une intense campagne de propagande a donc été menée par le canal de l'administration, et des responsables politiques, avec l'utilisation de la radio et des réunions des différentes associations culturelles ou politiques.

En fait, jusqu'en Décembre, les inscriptions des volontaires sont restées rares, malgré toutes les sollicitations, les chefs de famille ne se sont pas précipités pour s'inscrire aux Terres-Neuves. Les pluies avaient commencé très tard, mais en Août, elles avaient été relativement abondantes, si en Octobre, elles avaient continué, les récoltes pouvaient être sauvées, malheureusement elles ont cessé très tôt également. Malgré cela jusqu'à la fin du mois de Novembre, les paysans qui avaient déjà récolté le mil précoce, en qualité normale, ont espéré une récolte correcte en arachide et en mil tardif, c'est pourquoi ils ne voyaient encore pas l'obligation de migrer pour échapper à la famine.

Les responsables des Terres-Neuves ont craint à ce moment de ne pas trouver les 150 familles prévues. Ils ont élargi la zone de recrutement à

l'ensemble de la région du Sine-Saloum et même à tout le sud du bassin de l'arachide. A ce moment, ils ont accepté de prendre un groupe de Serer NDout, originaire de la Mission Catholique de Mont Rolland dans le Département de Thiès, et également un groupe de familles d'origine Serer mais installées depuis plus de dix ans au nord de Malème Hodar dans le Département de Kafrine.

La campagne de recrutement s'est également faite plus intense en Décembre, avec une mobilisation des C.E.R. des autorités administratives, politiques, et des notables de la zone de départ.

A la fin du mois de Décembre, la situation a changé. D'abord, les paysans ont vu que la récolte d'arachide cette année encore serait nulle ou presque, car les plantes avaient séché avant que les graines n'arrivent à maturité, et il en allait de même pour le mil tardif et le sorgho. A ce moment les paysans ont espéré que comme l'année précédente, l'ensemble du département serait déclaré zone sinistrée à 100 % et qu'ils n'auraient pas à rembourser à l'ONCAD et aux Coopératives, les semences et le matériel agricole achetés crédit. Mais les autorités ont exigé ces remboursements ainsi que l'impôt par actif, ou capitation. Les chefs de famille qui n'avaient rien récolté et qui n'avaient plus rien à vendre après une deuxième année de sécheresse, donc de famine, ont dû se débrouiller pour trouver de l'argent et payer l'impôt et rembourser leurs dettes. Ceux qui possédaient encore quelques animaux ont dû les vendre, les autres ont dû solliciter l'aide de leurs parents surtout urbains; enfin certains ont emprunté de l'argent en mettant en gage leurs derniers biens.

Fin Décembre, début Janvier, les paysans complètement démunis et écœurés par la faillite de l'agriculture dans leurs villages, talonnés par le spectre de la famine, se sont inscrits en masse pour partir vers les Terres-Neuves, c'était l'issue de secours pour ne pas mourir de faim. Ils se sont présentés avec un seul désir, partir au plus vite pour percevoir le crédit d'alimentation et préparer une bonne saison de cultures. Ceux qui ne se sont pas inscrits, ou qui ne voyaient pas approcher le départ, trop impatients pour attendre, sont partis vers les villes à la recherche d'hypothétiques emplois de manœuvres journaliers.

Le premier volet de la réussite du recrutement se trouve donc dans la situation socio-économique catastrophique dans le Sine, l'autre volet, corrélatif au premier est la réussite spectaculaire des cultures sur les Terres-Neuves, surtout l'arachide.

Au moment où la famine s'annonçait dans le Sine, les migrants aux Terres-Neuves des années précédentes, sont revenus en visite dans leurs villages. La récolte venait de se terminer et les résultats étaient très favorables. Les migrants apportaient du mil et de l'argent pour aider leur famille restée dans le Sine. Ils faisaient l'éloge des Terres-Neuves, à juste titre d'ailleurs puisqu'ils avaient échappé à la sécheresse et donc à la famine, mais aussi pour justifier à posteriori leur décision de quitter le village.

La situation économique dramatique dans le Sine et la réussite relative des gens partis sur les Terres-Neuves ont contribué conjointement à une levée massive de volontaires à la migration. Plus de cent familles se sont faites inscrire dans l'arrondissement de Niakhar et autant dans celui de Diakhao, déjà sensibilisés par les départs des années précédentes. Dans le reste de la région, le total des inscriptions approche également de la centaine.

A partir de Janvier, il n'est plus nécessaire au responsable du recrutement de parcourir les villages à la recherche de volontaires à la migration sur les Terres-Neuves, les chefs de famille viennent assiéger son domicile à Fatick pour obtenir leur inscription. Certains arrivent le soir en charrette avec bagages, femmes et enfants, prêts à partir, sans retourner au village.

Cependant, les départs du village se font toujours à partir de la tombée de la nuit, selon la coutume des déménagements en milieu Serer. Le ménage ou la famille qui a décidé de partir prépare discrètement ses bagages et à la nuit charge le tout sur une charrette, dans le plus grand silence possible pour ne pas avertir les voisins. Au matin, les gens du village trouvent une case ou une concession vide. Il en va de même lorsque le camion des Terres-Neuves vient à domicile pour emmener les bagages et les membres de la famille.

Même lorsque le village est averti et la famille favorable au départ, les migrants préfèrent quitter leur maison la nuit et avec le maximum de discrétion. Interrogés, les gens répondent que c'est une coutume générale qui a toujours été observée dans la région. On peut ajouter que cette coutume s'est maintenue même dans le cas de déménagements urbains. Une famille Serer qui change de quartier ou d'appartement le fera de préférence la nuit. Les raisons avancées pour expliquer la coutume sont de plusieurs ordres :

- D'abord, pour éviter un grand nombre de témoins qui assistent au départ, répertorient les bagages et font l'inventaire des maigres richesses de ceux qui partent. Leur présence gêne également les effusions du départ, donc il s'agit d'éviter la curiosité des voisins.
- Une autre raison précise encore cette notion de curiosité en parlant de curiosité malveillante. Les voisins jaloux ou fâchés peuvent faire du tort, critiquer et tourner en dérision les partants ou même les accuser de trahison, les percevoir comme de lâcheurs qui abandonnent la communauté villageoise.
- Ceux qui partent ont peur de "Don a Pakher" les "mauvaises bouches", il s'agit de certaines personnes, pas toujours connues dans le village, qui ont le don de voir réaliser leurs vœux. Dans le cas d'un départ, ils risquent de formuler des vœux opposés à ceux des migrants, comme par exemple celui de les voir échouer ailleurs et revenir très vite au village et dans ce cas l'absence sera de courte durée, et le retour honteux.
- Enfin, aboutissement normal de cette peur, du risque de malveillance des voisins et de la culpabilité des migrants, les départs se font la nuit pour éviter les maraboutages. Ceux qui partent ont peur qu'on leur jette un sort pour les punir de partir, d'abandonner le village, et pour les faire renoncer à leur projet ou les obliger à revenir se soigner au village.

Au cours de la troisième année de l'opération de migration organisée, malgré tous les inconvénients qu'un départ de nuit occasionne pour les chauffeurs des véhicules et les organisateurs des départs, entre autres la difficulté de reconnaître les petites pistes qui conduisent aux maisons isolées et aux petits villages, les migrants ont maintenu leur exigence de partir de nuit, en cachette.

A notre sens, cette attitude montre bien la crainte plus ou moins consciente du jugement du village et la permanence du sentiment de trahison, même si une grande évolution s'est faite dans ce domaine depuis le départ de la première année. Les familles semblent tout à fait favorables au départ d'une partie de leurs membres. Les villages en la personne de leurs chefs et de leurs notables disent le plus grand bien des Terres-Neuves et encouragent leurs propres enfants à partir. Cependant, une certaine méfiance subsiste qui trahit bien un complexe de culpabilité vis-à-vis de la communauté qui reste au village, puisque les migrants ont peur de son jugement, de sa surveillance sinon des représailles.

Les départs commencés en Février, se sont échelonnés jusqu'en Avril, au rythme habituel de 4 à 5 familles par voyage. Comme l'année précédente, en Avril, lorsque les familles étaient presque toutes recrutées et parties, une deuxième levée de volontaires pour le départ s'est faite dans le département. Dans tous les villages, des paysans retardataires, se sont mis à la recherche du responsable de la migration, pour solliciter la faveur d'être emmenés. Il s'agissait souvent des saisonniers, revenus sans travail de la ville, avec leur espoir urbain déçu, et affolés par la perspective de tenter encore un hivernage dans le Sine, après deux années de sécheresse.

Au moment des derniers départs, une véritable course à l'inscription s'est déroulée : être accepté pour le départ vers les Terres-Neuves devenait une chance et une faveur qu'il fallait tenter d'obtenir par relations.

Lorsque sur les Terres-Neuves tous les villages ont été complets, quelques familles étaient prêtes à partir même sans les avantages divers accordés aux migrants. Cinq chefs de famille sont partis avec femmes et enfants pour s'installer chez un parent accepté par la Société des Terres-Neuves, avec un statut de sourga, mais dans l'espoir, une fois sur place d'être acceptés comme chefs d'exploitation à part entière, surtout dans le cas d'une défection. En fait la plupart de ces familles sont revenues au village de départ, à cause des dissensions entre femmes de Sourga (dépendant), et femmes de diatigu (chef d'exploitation).

L'évolution de la mentalité face à la migration vers les Terres-Neuves est nette, dans la zone de départ. Les familles sont beaucoup plus favorables à la migration tant à cause de la sécheresse des deux dernières années que de la réussite économique des migrants partis dans le Sénégal Oriental. Le changement se manifeste dans les entretiens avec les villageois du Sine qui ne soulignent plus tous les dangers de l'installation dans les Terres-Neuves mais au contraire se renseignent sur la possibilité de partir, ou montrent fièrement les dons en nature, provisions, vêtements etc... apportés par leurs parents des Terres-Neuves.

Les notables et les responsables des communautés rurales sont également favorables au départ de certains migrants. Souvent ils doivent régler des problèmes de partages et d'emprunts, de terre et dans bien des villages ils connaissent par expérience toutes les difficultés du manque de surface cultivable. Bien souvent cette pénurie engendre des conflits à l'intérieur des familles et d'une famille à l'autre pour reprendre des champs prêtés. La loi sur le Domaine National reste souvent théorique au niveau villageois.

Un autre signe du changement d'attitude face à la migration est assez explicite, les désistements après inscription, très importants au cours de la 1ère et 2ème années de l'opération, sont presque inexistantes la 3ème année.

Il est intéressant de comparer l'évolution du nombre des désistements sur les trois années de recrutement et surtout les raisons avancées par les intéressés pour expliquer leur défection.

La première année du départ en 1972, le nombre des gens qui se sont faits inscrire pour le départ, puis ont abandonné le projet, s'élevait approximativement à 234, et pourtant il s'agissait de recruter 50 familles. La deuxième année pour un recrutement de 109 familles, nous avons enregistré 67 défections.

En 1974, pour un départ de 150 familles, une quarantaine de gens inscrits ne sont pas partis sur les Terres-Neuves mais en fait, parmi ceux-ci une dizaine avait volontairement abandonné le projet de partir dans le Sénégal Oriental.

Parmi les raisons des défections avancées la première année, vient d'abord l'opposition de la famille, dans son ensemble ou d'un membre important : Père, Oncle Maternel, Femmes. Ensuite l'opposition du marabout ou celle encore plus forte de l'ensemble du village. Souvent même toutes ces oppositions se conjuguent pour obliger le candidat à renoncer à son projet de partir.

La deuxième année, les motifs étaient déjà différents, les raisons familiales existent encore mais il s'agit moins d'opposition que de décès ou de maladies de parents. Les raisons sont davantage personnelles ou objectives, changements dans le statut familial à la suite d'un décès ou du départ d'un frère aîné, absence le jour du départ etc... On sent moins la pression de la communauté villageoise.

Enfin la troisième année, la principale raison de défection pour les Terres-Neuves, c'est que les gens sont déjà partis ailleurs, ou bien il n'y a plus de place disponible pour le départ. Les vrais abandons sont rares, souvent pour des raisons indépendantes de la volonté des candidats, décès d'un parent proche par exemple, et ceux-ci espèrent bien partir une autre année.

Grâce à ces trois enquêtes successives, on peut mesurer les changements dans l'attitude face à l'opération Terres-Neuves et d'une manière plus générale face à la migration.

La première année l'attitude générale était une opposition d'ordre social. La communauté villageoise, les notables, les anciens, les chefs de famille et les chefs religieux, s'opposaient au départ. Ces oppositions étaient repercutées à l'intérieur des familles. Les arguments avancés étaient souvent d'ordre religieux; il ne fallait pas quitter le village des ancêtres, là où les "Pangols" avaient toujours protégé la famille. Les tombeaux des parents décédés resteraient sans libation. Le départ était perçu comme une rupture, une trahison, une désertion de la communauté villageoise. Ceux qui avaient connu la tentation de partir et s'étaient inscrits en cachette, changeaient d'avis au dernier moment sous la pression de la famille et du village.

Dans le premier rapport, nous avons déjà cité les pressions exercées sur des migrants pour les faire renoncer à leur projet de départ, par la famille d'abord mais aussi par le village où ils étaient mis en quarantaine, déjà excommuniés en quelque sorte. D'où la nécessité pour les volontaires de cacher la décision à leurs proches et aux villageois.

Si les épouses apprenaient la décision de partir, elles prévenaient leur propre famille et celle des maris et tous essayaient de les détourner de leur projet. Les mères étaient des opposantes redoutables au départ de leurs fils, elles se voyaient déjà abandonnées et réduites à la famine à cause de l'absence des enfants chargés de les nourrir. Au moment du départ la nuit, des familles étaient parfois fort surprises de voir arriver un camion, le fils s'était inscrit à leur insu; elles s'efforçaient alors d'empêcher le départ. Nous avons assisté à des scènes fort pénibles où toutes les femmes en pleurs, s'accrochaient aux vêtements du chef de famille décidé à partir, pour essayer de le retenir.

En général, la famille obtenait gain de cause lorsqu'elle s'opposait au départ. Si la décision était prise à l'insu des parents, ceux-ci arrivaient à faire changer d'avis les candidats inscrits, d'où les nombreuses défections la première année. Ceux qui sont finalement partis avaient déjà l'habitude de la migration ou bien partaient avec l'accord de leurs parents.

La deuxième année les causes des défections ne sont plus du ressort villageois. La communauté n'intervient plus pour empêcher un volontaire à la migration de quitter le village. Mais la famille joue encore un grand rôle. En général d'ailleurs, elle ne s'oppose plus au départ. Les parents âgés qui ne voulaient pas partir s'opposaient également au départ de leurs enfants, force vive du foyer car ils avaient peur de se retrouver dépourvus de tout, solitaires et sans ressources.

Or, avec la sécheresse dans le Sine, ils voient que la famine les guette malgré la présence des enfants. Par contre ceux qui sont partis la première année reviennent dans leur village, ils ramènent de la nourriture et de l'argent à leurs parents. Les autres se rendent compte que le départ de leurs fils n'est pas un abandon mais une possibilité de secours pour la famille, d'où une attitude plus favorable à la migration.

Les raisons des défections sont donc plus des empêchements circonstanciels, décès, maladie, que des oppositions irréductibles de la part des familles qui, au contraire, se montrent favorables à l'installation sur les Terres-Neuves d'une partie de leurs membres.

La troisième année, ceux qui se sont inscrits pour les Terres-Neuves et ne sont pas partis sont ceux qui n'ont pas eu la patience d'attendre le départ, ils ont quitté le village pour une migration libre.

La pression économique, accentuée jusqu'au paroxysme par deux années de sécheresse, a fait éclater les résistances de tous ordres à la migration. Pour survivre, les gens doivent aller gagner leur vie en dehors du village. La possibilité des Terres-Neuves se présente comme une issue de secours, une bouée de sauvetage, encore faut-il que le départ ne tarde pas trop, sinon les actifs talonnés par le besoin partent ailleurs, ils ne peuvent attendre patiemment chez eux alors que la famine règne dans la maison.

VI - CAUSES DES DESISTEMENTS EN 1972 - 1973 et 1974 -

	1972	1973	1974
- Refus du père	2	3	
- Refus de la mère	1	4	
- Refus du frère aîné	1	2	
- Refus de la femme	7	4	
- Refus de toute la famille	6	5	
- Refus du marabout	6	1	
- Absents car ils avaient migré ailleurs	5	7	17
- Refusés car ils étaient célibataires	2	3	1
- Remplacés par un frère	2	2	1
- Absents le jour du départ	2	10	
- Manque de vivres pour partir	1	-	1
- Problème de famille : dot de la fille	1	1	
- A cause de la taille réduite des superficies défrichées	1	1	
- Départ trop tardif	-	1	
- Révélation dans un songe	-	1	
- Opposition des habitants du village	-	2	
- Malades au moment du départ	-	7	
- Décès récents de parents	-	6	1
- Femmes en état de grossesse	-	3	
- Les Terres-Neuves trop loin du village	-	-	1
- Manque de sourga	-	4	
T O T A L	39	67	22

Remarques :

En 1972- La famille, le marabout, le village jouent un grand rôle dans les désistements.

En 1973- La famille joue encore un rôle mais les motifs sont davantage personnels : maladie - Décès de parents - Femmes enceintes et absentes.

En 1974- La famille et le village ne jouent plus aucun rôle. Les gens inscrits qui ne sont pas partis aux Terres-Neuves ont migré ailleurs. Une dizaine également ne sont pas partis car il n'y avait plus de place. Les 150 familles étaient recrutées.

C/ LES CONSEQUENCES DE LA MIGRATION EN PAYS SERER

Après trois années de déroulement, la migration vers les Terres-Neuves concerne trois cent familles, soit environ deux mille personnes avec les navétanes ou Sourga. Quantitativement, cette migration n'est pas très importante pour la zone de départ, le département de Fatick regroupe cent cinquante mille personnes environ. Elle est donc loin de régler les problèmes démographiques et économiques de la région. Cependant, de loin ou de près, la migration touche 5 000 personnes si l'on tient compte de la population des familles restées dans les villages de départ.

Pour le Sine, l'opération Terres-Neuves, à son stade actuel, aura été une petite bouffée d'oxygène. Elle est loin de résoudre les problèmes socio-économiques de la société Serer qui restent entiers : Terres épuisées et insuffisantes pour faire vivre toute la population agricole. L'opération, avec les 300 familles installées, aura permis aux responsables de montrer un certain intérêt pour les problèmes économiques et sociaux posés par l'agriculture sénégalaise et d'apporter une ébauche de solution. Il est vrai qu'il s'agit d'une opération expérimentale qui en principe doit se poursuivre et amorcer un mouvement de migration beaucoup plus général. Mais il n'est pas sûr que la migration soit la véritable solution aux problèmes du vieux Bassin de l'arachide. Ces considérations d'ordre général n'enlève rien au fait que pour les 300 familles parties sur les Terres-Neuves, une certaine réussite agricole est incontestable et les résultats se font sentir également dans les familles restées dans les villages du Sine.

Les familles installées dans le Sénégal-Oriental ont beaucoup aidé leurs parents. Pratiquement, toutes ont envoyé de l'argent ou de la nourriture ou des vêtements dans le Sine. Selon une enquête rétrospective faite en Mai 1974 auprès des 150 familles installées sur les Terres-Neuves à cette époque, 130 avaient envoyé des secours à leur famille. Ceux qui n'ont rien envoyé, sont des familles d'origine Toucouleur, implantées en Pays Serer depuis une cinquantaine d'années et qui n'ont plus de famille dans les zones de départ, tous sont partis sur les Terres-Neuves.

La somme globale de 724 900 francs aurait été envoyée dans le Sine, soit en moyenne 5 600 francs par famille. Il faut préciser qu'une telle somme est plutôt inférieure que supérieure à la réalité. Car il s'agit d'une enquête rétrospective. Les familles n'ont précisé que les sommes dont elles se souviennent, d'autres ont pu oublier certains dons. La tendance est de diminuer plus que d'augmenter l'estimation de cette aide pécuniaire de peur que les responsables de l'opération reprochent aux paysans de ne pas réinvestir cet argent dans les villages des Terres-Neuves et de ne pas rembourser leur dette.

L'argent n'est qu'une partie des secours envoyés à la famille. Les dons de mil sont très importants. Il a été impossible de mesurer la quantité exacte, envoyée dans le Sine. On peut cependant faire une estimation approximative. Les expéditions se sont faites essentiellement par le car qui amenait les nouveaux migrants dans le Sénégal-Oriental. Il repartait, en moyenne avec trois sacs de mil de 100 kg à chaque voyage. Or, il a fait 32 Aller-Retours. On peut donc estimer à dix tonnes la quantité de mil expédiée vers le Sine par ce moyen de transport. Sans doute, d'autres moyens ont été utilisés et la quantité réelle est-elle plus importante ? Chaque ménage des Terres-Neuves dont une partie de la famille est restée dans le Sine a envoyé au moins un sac de mil.

Un autre envoi très apprécié dans le Sine est le coton. Les Serer connaissaient le coton mais sous forme d'arbustes pérennes, maintenant en bordure de quelques champs. Ces arbustes étaient d'ailleurs en voie de disparition depuis une vingtaine d'années. Autrefois les femmes filaient et tissaient leurs propres pagnes, mais cet artisanat était en train de disparaître. Les migrants des Terres-Neuves ont dû cultiver au moins un quart d'hectares de coton, comme il était prévu dans le contrat avec la S.T.N. Si les modalités de la culture et les plants sous leur forme de culture industrielle étaient nouveaux pour les paysans, la récolte des graines ne l'était pas.

Ils se sont souvenus de leurs vieux parents dans le Sine qui filaient et tissaient le coton, et ils ont envoyé quelques sacs pour faire plaisir aux familles. Ce cadeau était très apprécié dans les villages; il avait aussi valeur de symbole, le lien entre Anciens et Nouveaux villages était noué. Dans le Sine, les vieilles femmes ont repris le fuseau pour filer et les tisserants ont ressorti des métiers à tisser. Actuellement, les familles montrent fièrement les vêtements et les couvertures, tissés

à partir du coton cultivé par les enfants sur les Terres-Neuves.

Au début, la CFDTD puis la SODEFITEX n'étaient pas très contentes de voir une quantité importante de coton échapper à leur marché, il semble que l'envoi reste toléré. Il serait maladroit de l'empêcher car il permet un contact profond entre les deux zones. Par ailleurs, il a réveillé un travail artisanal en voie de disparition et permet la fabrication de vêtements très appréciés.

L'un des obstacles au départ vers les Terres-Neuves était l'éloignement de la zone de départ. La distance entre les deux est d'environ 300 km et les moyens de communication ne sont pas directs. Les familles surtout les vieillards qui ne partaient pas, avaient l'impression que jamais ils ne reverraient leurs enfants à cause de la distance. Le Sénégal-Oriental leur paraissait un bout du monde d'où l'on ne revient pas. Le camion de la S.T.N. emmenait les gens mais ensuite comment pourraient-ils revenir d'une région si lointaine. Malgré la distance et les difficultés de transport, les migrants trouvent le moyen de revenir en visite dans leur famille, souvent avec des cadeaux. Inversement, les parents restés au Sine commencent à prendre le chemin des villages de migrants, par curiosité d'abord pour voir ces nouveaux villages et la manière dont s'installent les parents. Bien souvent également pour aller demander de l'aide à leurs proches qui semblent réussir dans ce nouveau pays. Même si la demande n'est pas explicite, et bien souvent elle l'est, il n'est pas possible de laisser repartir un visiteur sans lui donner une aide pour lui et la famille du Sine. Refuser un don ou une aide serait accomplir une incorrection grave, et courir le risque d'une rupture avec la source familiale restée au village du Sine.

L'aide économique apportée par les migrants aux familles du Sine est relativement importante, surtout si l'on tient compte qu'il s'agit d'un petit nombre de personnes : 300 familles, et que la date d'installation est très récente.

Les premières années sont toujours plus difficiles, on peut le remarquer dans les différences de production entre migrants arrivés en 1972 et ceux arrivés deux ans plus tard. Même modeste quantitativement, l'envoi d'un sac de 100 kg de mil et de 5 000 Francs, représente déjà un gros sacrifice pour une petite famille.

Les migrants qui reviennent dans leur village sont très bien accueillis. Ils sont un peu considérés comme les parents riches, ceux qui sont en voie de réussir. En général, ils sont mieux habillés que les villageois, d'abord parce qu'ils sont en visite et qu'ils ne travaillent pas mais aussi parce qu'ils prennent soin d'acheter des vêtements neufs avant de venir. Ils n'arrivent pas les mains vides, et les dons qu'ils offrent à la famille et accessoirement aux voisins et amis contribuent grandement à rehausser leur prestige.

A la fin de la campagne 1974, à la suite d'une bonne récolte d'arachide, trente et un chefs de familles sont venus dans le Sine et ont profité de leur passage pour prendre une deuxième ou une troisième épouse. L'affaire a été rapidement menée puisqu'ils avaient de l'argent pour payer la dot à la famille de la fiancée. Il existe une part d'ostentation dans ces mariages, mais il s'agit également d'un calcul économique très rationnel.

Un chef d'exploitation qui veut augmenter ses revenus choisit de cultiver le plus de surface possible en arachide. Il est démontré ailleurs que la culture extensive s'est imposée sur les Terres-Neuves. Pour cultiver le maximum de surfaces en arachide, il faut de la main d'œuvre, sous forme de Sourga et aussi de femmes qui cultivent sur l'exploitation.

Les femmes participent aux travaux agricoles sur les champs de leur mari, en plus de leur propre champ mais elles s'occupent également du ménage. Elles doivent puiser l'eau, soigner le petit bétail et faire la cuisine non seulement pour le mari mais également pour les Sourga qui sont nourris et logés chez leur Diategui. Une seule femme ne peut assurer toutes ces tâches, surtout si le mari a plusieurs Sourga. Nos enquêtes ont montré que les Sourga ne restent pas dans une famille où la cuisine est trop maigre et mal préparée souvent à cause de la surcharge de l'épouse seule. Le travail d'approvisionnement en eau est très pénible et très long à cause de la défectuosité du système d'exhaure. Dans ces conditions, un chef de famille qui a plusieurs femmes pourra prendre davantage de Sourga, donc aura plus de main-d'œuvre pour étendre ses cultures. Les femmes se partageront le travail domestique et pourront passer plus de temps à cultiver leur champ personnel. Dans ces conditions, elles sont ravies d'avoir des co-épouses qui les déchargent des soins du ménage pour s'occuper de leur champ d'arachide et ainsi obtenir davantage d'argent donc d'indépendance vis-à-vis du mari.

Les avantages de plusieurs épouses dans le système de culture extensive des Terres-Neuves sont si nets et pour le mari et pour les co-épouses que même les chefs de famille catholiques donc monogames ont contracté un 2ème mariage avec l'accord et même à la demande de leur première épouse. Les familles catholiques étaient désavantagées dans ce contexte, elles ne pouvaient pas prendre plusieurs Sourga et la femme était accablée sous les travaux domestiques, sans pouvoir aider le mari sur ses champs et surtout sans revenus personnels à la vente de l'arachide.

Pour terminer cette partie sur l'impact des Terres-Neuves dans la zone de départ, il convient de garder présent à l'esprit, la taille réduite de l'opération et le nombre limité des migrants. Il s'agit de 300 familles, 2 000 personnes, installées depuis moins de trois ans. Une étude d'économie globale n'aurait pas de sens, replacée dans l'ensemble de la population du département de Fatick à plus forte raison au niveau du vieux bassin de l'arachide.

Nos remarques ne peuvent être que d'ordre qualitatif il s'agit d'une analyse à un niveau micro-sociologique qui peut expliquer des relations mais non résoudre tous les problèmes. Il serait d'ailleurs hasardeux d'extrapoler et rien ne permet de penser que les choses se passeraient forcément de la même manière à un niveau plus important.

D/ PRESENTATION DES RESULTATS DE QUELQUES ENQUETES EN PAYS SERER :
ZONE DE DEPART DES MIGRANTS.

1 - Enquêtes Démographiques :

- Population des familles migrantes en 1974
- Impact de la Migration Terres-Neuves dans l'arrondissement de Niakhar et le Département de Fatick.

2 - Enquête sur les problèmes fonciers des familles migrantes.

3 - Enquête auprès des candidats inscrits et désistés.

4 - Enquêtes sur les antécédants migratoires des chefs de famille partis en 1974 sur les Terres-Neuves.

5 - Présentation des 150 familles migrantes en 1974.

Population des M'Bind des Migrants (Zone de Départ)

Synthèse finale

Arrondissements	Population totale	Nbre de N'Gak	Par Sexe		Par tranche d'âge				Total	H	F	Enfants de - 14 ans
			H	F	0 à 4	5 à 14	15 à 59	60 et +				
<u>NTAKHAR</u>	911	106	436	475	158	222	497	34	354	100	92	162
<u>DIAKHAO</u>	691	87	332	359	125	164	367	35	271	83	73	115
<u>AUTRES ARRONDISSEMENTS</u>	712	82	345	367	119	184	364	45	187	56	49	82
<u>TOTAUX</u>	2.314	275	1.113	1.201	402	570	1.228	114	812	239	214	359
<u>MOYENNES</u>	17,3	8,4	8,3	9	3	4,2	9,2	0,8	6,1	2	1,5	2,6

En Moyenne 2 cuisines (NGAK) par Concession (M'BIND).

Impact de la Migration T.N. sur la population du Département de Fatick.
Aspects Démographiques dans l'Arrondissement de Niakhar

	Migrants			Familles de Mi-grants dans le Sine		Population globale
	Nombre	% familles	% Arrond.	Nombre	% Arrond.	
Arr. Niakhar 1972	162	27 %	0,4	579	1,6 %	Arr. 35.000
Arr. Niakhar 1973	217	21 %	0,6	1.016	3 %	35.000
Arr. Niakhar 1974	354	39 %	1	911	2,6 %	35.000
Arr. Niakhar Total	733	29 %	2	2.506	7 %	35.000
Département Fatick	1.466	29 %	1	5.036	3,3 %	Dep. 150.000

Au Niveau du Département de Fatick : 1 % de la population est partie sur les T.N.
3,3 % de la population est composée de parents proches des Migrants, donc peuvent bénéficier de l'aide des Migrants et de la décongestion des terres.

Au Niveau de l'Arrondissement de Niakhar : 2 % de la population est partie sur les T.N.
7 % de la population est composée de familles des Migrants.

A l'intérieur des familles du Sine où il y a eu des départs 29 % des personnes sont parties.

Au Niveau seulement des familles on observe une réelle décongestion.

REMARQUES SUR L'ENQUETE DES PROBLEMES FONCIERS DES MIGRANTS EN 1974 -

- 114 familles de migrants ont pu être enquêtées sur les problèmes fonciers car elles cultivaient en 1973 dans leur village, toutes les autres soit 34 % cultivaient en dehors de leur village en 1973 donc empruntaient tous les champs.
- On peut voir que 42 migrants sur 148 soit seulement 28 % cultivaient uniquement leurs propres champs sur lesquels ils avaient des droits fonciers. Et encore dans ces 42, il faut enlever 14 sourga qui cultivaient en fait qu'une ou deux parcelles appartenant à leur père.
- Il reste donc 28 chefs d'exploitation, 12 Yal M'Bind et 16 Yal NGak qui n'empruntaient pas de champs - soit 19 % des migrants. Tous les autres, soit 81 % empruntaient une partie ou la totalité de leurs parcelles. Ce qui montre bien une pénurie des champs ou une mauvaise répartition.
- Pour les 28 chefs d'exploitation et les 14 sourga mariés qui n'empruntaient pas de champs, et n'avaient pas de problème pour trouver les surfaces nécessaires à la culture, les motifs du départ sont l'épuisement de leur terre et aussi l'absence de pluie dans leur village. Ils ont été victimes de la sécheresse et n'ont rien récolté en 1972 et 1973. Ecœurés et découragés par ces mauvaises années, ils vont tenter leur chance sur les Terres-Neuves dont on leur a dit grand bien.

Enquête auprès des candidats désistés ou qui ne sont pas partis sur les Terres-Neuves après leur inscription - Juillet 1974.

44 familles ont été repérées et visitées mais 16 seulement ont répondu de façon complète au questionnaire. Les autres étaient parties ailleurs, parmi lesquelles 17 pour passer l'hivernage dans un autre village et en principe pour une migration définitive.

I - Résultats sommaires de l'enquête.

1 - Identification -

Ethnie	Caste	Religion	Statut Social
Serer 14	NDiambour : 9	Mouride : 10	Yal MBind : 8
	Tiédo : 3	Tidjane : 4	Yal NGak : 4
Toucouleur 2	Griot : 1	Animiste : 2	Sourga : 4
	Forgeron : 1		
	Mabo : 2		

2 - Densité de population familiale -

Population des NGak	Population des M'Bind	Nombre de NGak par M'Bind
NGak de 2 à 5 pers.: 6	MBind de 2 à 5 pers.: 2	MBind de 1 NGak : 7
NGak de 6 à 10 pers.: 7	MBind de 6 à 10 pers.: 6	MBind de 2 NGak : 7
NGak de plus de 10 pers.: 8	MBind de plus de 10 " : 8	MBind de 3 NGak : 2

3 - Circonstances de l'inscription -

a/ Causes de l'inscription pour les Terres-Neuves

Manque de champs 7
 Epuisement des terres 4
 Pour faire fortune 4
 A cause des Mauvaises récoltes 1

b/ Nom de celui qui a pris l'inscription

Recrutement officiel12
 Par un cultivateur des T.N. 4

c/ Avis de la famille

6 n'ont pas parlé du départ à leur famille.

10 ont demandé et obtenu l'accord de la famille.

d/ Possibilité d'un départ l'année suivante

11 pensent partir l'année suivante

2 ne veulent plus partir

3 ne savent pas ce qu'ils feront plus tard.

4 - Antécédants Migratoires -

a/ Migration Rurale

7 n'avaient jamais fait de migration rurale

9 avaient déjà fait au moins une migration rurale

2 étaient partis 1 seule fois

4 étaient partis 2 fois

3 étaient partis 3 fois

Tous étaient cultivateurs

3 avaient un statut de chef de carré (Yal M'Bind)

6 avaient un statut de sourga.

b/ Migration urbaine

9 avaient déjà fait une migration urbaine

6 à Dakar

3 à Bambey

- Activités en ville

Manœuvres 6

Mendiant 1

Chômeurs 2

Conditions de logement :

Logés par des parents 5

Locataires chez des gens sans parenté..... 3

Logé par l'employeur 1

Migrations rurales et urbaines :

- 3 ont fait uniquement des migrations rurales
- 2 ont fait uniquement des migrations urbaines
- 6 ont fait des migrations urbaines et rurales
- 5 n'ont jamais fait de migration.

5 - Migrations des membres de la famille :

Dans 10 familles sur 16, de proches parents se sont installés en ville :

- 5 à Dakar
- 1 à Diourbel
- 2 à Kaolack
- 1 à Rufisque

La plupart sont jardiniers, manœuvres, cochers, et les femmes sont employées de maison (bonnes) à Dakar.

Antécédants Migratoires des Chefs de famille partis en 1974 sur les Terres-Neuves.

1 - Proportion -

Sur 151 chefs de famille partis sur les Terres-Neuves en 1974 :

- 93 avaient déjà quitté leur village à la recherche d'un travail pour une durée minimum d'une saison (6 mois). 61 %
- Tous les autres, c'est-à-dire 58 n'avaient jamais travaillé en dehors de leur exploitation, ni séjourné hors du village : 39 %

2 - Emplois durant la Migration -

Sur les 93 qui ont fait des migrations, presque la totalité, 87 étaient dans d'autres villages pour cultiver : 93 %

6 sont allés en ville : 7 %

5 Manœuvres à Thiès, Kaolack et Dakar

1 Chauffeur à Fatick.

3 - Conditions de logement -

4 logés par des parents

2 locataires indépendants payaient un loyer au propriétaire.

Pour les 57 installés dans d'autres villages : statut en Milieu Rural

25 Yal M Bind, chefs de carré indépendants;

35 sourga, chez des parents;

27 sourga sans parenté avec le Diatigui : Navetanes.

4 - Fréquence des Migrations de travail par individu :

1 seule Migration : 52 60 %

2 Migrations : 23 26 %

3 Migrations : 9 10 %

4 Migrations : 3 4 %

Total : 87 100 %

5 - Lieu des séjours hors du village natal

6 ont fait des séjours uniquement en ville

87 ont fait des séjours uniquement dans des villages

- 68 dans la Région du Sine-Saloum	78 %
22 à l'intérieur du Pays Serer, vers Diakhao	25 %
9 en bordure du Pays Serer vers Gandiaye	10 %
6 au Sud de Kaolack dans le Niombatto	8 %
7 au Nord de Kaolack vers Gossas	8 %
7 à l'Est de Kaolack vers Kahone	8 %
10 vers Malème Hodar	11 %
6 indéterminés	7 %

- 7 dans la région de Thiès

- 8 dans la région de Diourbel

- 5 sur les Terres-Neuves comme sourga.

Remarque :

Parmi les chefs de famille qui sont partis en 1974 sur les Terres-Neuves, 61 % avaient déjà fait un séjour hors de village. Mais dans presque tous les cas, sauf 6, il s'agissait de migrations rurales, soit comme sourga soit comme Yal M'Bind, chef de carré, pour une minorité. Les Migrants de 1974 sont donc dans leur totalité des cultivateurs enracinés jusque là, sinon dans leur village, du moins dans la culture. Ce ne sont pas d'anciens chômeurs ou des commerçants reconvertis. La comparaison avec les migrants des deux années précédentes montre bien l'évolution dans la qualité de ceux qui partent.

Comparaison des Antécédants Migratoires des Paysans partis sur les Terres-Neuves en 1972/73/74 -

Année 1972 : 93 % des Migrants avaient déjà fait une migration
58 % Anciens Migrants urbains

Année 1973 : 76 % des Migrants avaient déjà fait une migration
48 % Anciens Migrants urbains

Année 1974 : 61 % des Migrants avaient déjà fait une migration
4 % Anciens Migrants urbains

La première année, en 1972, 7 % seulement des migrants, portaient pour la première fois. Les autres avaient l'habitude de quitter le village pour des séjours plus ou moins longs. Et 58 % avaient déjà habité dans une ville.

La deuxième année, en 1973, 24 % des partants n'avaient jamais fait de migration auparavant. Parmi les autres, la proportion des anciens migrants urbains était encore de 48 %.

La troisième année, en 1974, 39 % des partants n'ont jamais quitté leur village. Et presque tous les autres n'ont fait que des migrations rurales, sauf 4 %.

Nous retiendrons essentiellement deux choses :

- 1/ D'une année sur l'autre, la proportion des chefs de famille sans antécédants migratoires augmente.
- 2/ La proportion des anciens migrants urbains diminue.

Ces deux faits montrent qu'une évolution se fait dans l'impact des Terres-Neuves sur les villages du Sine. On peut admettre qu'une partie des migrants de la première année étaient des gens habitués à la migration et aux voyages et sans racines trop fortes, car ils avaient déjà franchi le pas qui consiste à partir ailleurs, pour essayer de trouver une vie meilleure, en abandonnant le village. Mais les migrants de la dernière année, sont des paysans attachés jusque là à la culture, et pour une grande partie, enracinés dans leur village.

Les Terres-Neuves ne touchent plus uniquement une couche mouvante de la population, une minorité déjà coupée de ses bases familiales et ancestrales, mais bien des familles solidement implantées.

La stabilité proverbiale de la société villageoise Serer est en train d'éclater sous les deux forces complémentaires de la situation socio-économique dans le Sine et de l'attrait des Terres-Neuves, où les premiers migrants ont fait des récoltes inhabituelles depuis bien longtemps. Dans une situation de famine, il est difficile de résister à l'appel de l'abondance.

D'autant plus que pour justifier leur départ, les premiers migrants embellissent encore leur réussite et leur vie sur les Terres-Neuves. Ils passent sous silence lorsqu'ils sont dans leur village de départ, les aspects plus sombres de leurs nouveaux villages, entre autres le manque d'eau et de soins médicaux, parfois la disette avant les premières récoltes. A les entendre, tout est merveilleux d'où la boutade d'un paysan :

" A vous écouter, on dirait que Dieu lui-même a migré sur les Terres-Neuves avant les Serer, c'est pour cela qu'il ne pleut plus ici, et nous autres, devons-nous tous y aller ? ...".

Présentation des Migrants 1974 -

1 - Villages d'origine -

A - Villages du Sine : Pays Serer

a - Arrondissement de Niakhar

60 familles venues de 18 villages différents

13 familles venues du seul village de N'Gayokhème

14 familles venues du seul village de N'Galagne-Kop

10 familles venues du seul village de Poudaye.

b - Arrondissement de Diakhao

50 familles venues de 19 villages différents

13 familles venues du seul village de Diatt-Moury

c - Arrondissement de Gandiaye

7 familles venues de 4 villages différents

Arrondissement de Tattaguine

6 familles venues de 4 villages différents

d - Arrondissement de N'Goye

8 familles venues de 6 villages différents

Fatick

1 famille

B - Villages hors du Sine

Malème-Hodar : 4 familles venues du seul village de Louga

Kahone : 6 familles venues de 4 villages différents

Région de Diourbel

Arrondissement de N'Doulo : 1 famille

Arrondissement de Lambaye : 1 famille

Région de Thiès

8 familles venues de 2 villages différents

7 familles venues du village de Mont-Rolland.

Cap-Vert : 1 famille venue de Rufisque.

2 - Ethnie

	S e r e r				Wolof	Toucouleur	Sarakholé	Maure	Peul	Total
	Sine	Baol	Ndout	Total						
Nombre	126	9	7	142	3	1	2	1	1	150
%	83 %	6 %	5 %	95 %	2 %	0,6 %	1,3 %	0,6 %	0,6 %	100 %

La grande majorité des familles est Serer : 95 %

Mais elle se divise en 3 groupes : les Sine-Sine largement majoritaires. 83 %, et un petit groupe de Serer originaire du Baol et un autre groupe de Serer Ndout venu du village de Mont-Rolland près de Thiès sur les conseils de leur Curé qui avait pris contact avec les responsables du projet.

Les non Serer étaient implantés dans le Département de Fatick.

3 - Caste

	Paysans libres	Tiédo	Torodo	Castés
Nombre	102	37	1	10
%	68 %	25 %		7 %

68 % des Migrants sont des Paysans libres, ni castés, ni nobles.

4 - Religion

	M u s u l m a n s				Catholiques	Animistes	Total
	Mourides	Tidjanes	Kadria	Total			
Nombre	80	46	1	127	22	1	150
%	53 %	31 %	0,6 %	85 %	15 %	0,6 %	100 %

On remarque une nette majorité de Musulmans de la confrérie des Mourides et parmi ceux-ci une minorité toujours importante de "M'Baye Fall".

5 - Activité et situation des Migrants l'année du départ -

Activités	Lieu		Statut	Nombre
Culture	dans leur village	SINE	Yal M'Bind 52 Yal NGak 32 Sourga 36	120
		BAOL	Yal M'Bind 0 Yal NGak 4 Sourga 3	7
		Mont-Rolland	Yal M'Bind 3 Yal Ngak 2 Sourga 2	7
		Thiès	Yal Ngak 1	1
	hors de leur village d'origine	Malèm-Hoddar	Yal M'Bind 4 Yal Ngak 0 Sourga 2	6
		Nioro	Yal M'Bind 1	1
		Terres-Neuves	Yal M'Bind 0 Yal Ngak 0 Sourga 6	6
Travail urbain	Fatick	Tisserand	Propriétaire 1	1
	Rufisque	chauffeur re- traité	Locataire 1	1

6 - Information sur l'opération

Tous ont reçu les informations par Diaboula et les migrants de la 1ère année.
136 connaissaient des Migrants des années précédentes.

7 - Avis de la famille

140 sont partis avec l'accord de la famille, et même parfois sur sa demande,
envoyés par la famille.

10 sont partis malgré l'opposition de certains membres de la famille.
(voir le détail ci-dessous (1)).

8 - Motifs des départs vers les Terres-Neuves -

A cause du manque de terre	60	40 %
A cause de la mauvaise qualité des terres	74	49 %
A cause du manque d'eau	10	7 %
Pour faire fortune et voir du Pays	4	3 %
C'est la volonté de Dieu	2	1 %

(1) Arguments des parents pour freiner le départ vers les Terres-Neuves 1974

- 1 - Mon frère cadet me disait que la région du Sénégal-Oriental est très loin des parents qui resteront au Sine.
- 2 - Mes voisins me disaient que dans ce pays la chaleur est forte et il y a beaucoup d'animaux sauvages.
- 3 - Les parents de mon épouse essayaient de me décourager pour m'empêcher de partir.
- 4 - Ma mère me disait que ce pays est très loin et je ne pourrais pas venir lui rendre visite.
- 5 - Mes voisins et ma mère me disaient : "ce pays est très loin".
- 6 - Mon oncle maternel ne voulait pas que je vienne ici car le pays est très loin.
- 7 - Ma belle sœur me décourageait parce qu'elle ne voulait pas que je quitte mon village.
- 8 - Ma deuxième femme ne voulait pas ainsi que ses parents. C'est pourquoi elle n'est pas venue.
- 9 - Ma belle mère me disait que le pays est très loin, il ne faut pas y aller.
- 10 - Au début du départ, mon frère cadet et mon père ne voulaient pas que je vienne dans les Terres-Neuves.

II - LES VILLAGES DES TERRES-NEUVES

ETUDE SOCIOLOGIQUE DU NOUVEAU MILIEU

Dans cette partie du rapport consacré à l'implantation des migrants et à la vie sociale dans les nouveaux villages des Terres-Neuves, nous parlerons surtout des familles, installées en 1974, la 3ème année de l'opération et dans le rapport de synthèse, nous aborderons le même sujet pour l'ensemble des trois cent familles et des six villages. Cependant, il est indispensable de situer ces migrants dans leurs relations avec les autres familles venues un an ou deux auparavant, et avec les villages autochtones de la zone.

Cette étude a été établie à partir des renseignements recueillis d'abord par observation directe au cours des nombreux séjours dans les villages, en moyenne une semaine par mois, par des entretiens répétés avec tous les chefs de famille et les chefs des villages anciens.

Enfin, durant tout le mois de Novembre, nous avons mené une enquête très approfondie et systématique de toute la population, à partir de questionnaires semi-directifs. Les enquêteurs installés à demeure dans les villages des Terres-Neuves ont également fait des relations quotidiennes de tous les événements marquants de la vie communautaire.

A/ NIVEAU D'INSTALLATION ET D'ENRACINEMENT

Dans cette partie nous voulons présenter brièvement les signes naturels de l'installation sur les Terres-Neuves : l'implantation des villages, les maisons, les animaux domestiques et les diverses cultures.

La grande majorité des migrants, 90 %, appartient à l'ethnie Serer et les villages qui se sont constitués sur les Terres-Neuves ont pris l'apparence de ceux du Sine. Ce sont des M'Bind (concessions) groupés autour du point d'eau, forage ou puit, avec une place publique et un abrit (NGEL) pour les réunions. La Mosquée rudimentaire, en tiges de mil et une petite chapelle pour les catholiques disséminés dans le village, occupent également l'espace central, avec les logements des encadreur et le magasin contrôlé par la S.T.N.

Tout autour de la place centrale, sur des parcelles de 40 m sur 60 s'étendent les cinquante habitations des familles, il s'agit des M'Bind composés de plusieurs cases. En principe, dans le cas d'une implantation ancienne, une case est l'équivalent d'une chambre dans une maison d'un seul bloc. C'est-à-dire qu'il faut compter une case par adulte.

La cuisine peut aussi se faire dans une case mais en général elle se fait dans la cour intérieure, formée par les cases disposées en cercle et elles-mêmes entourées d'une clôture. L'ensemble des constructions se fait en tiges de mil avec une armature en bois, les toits sont en paille. Il s'agit des matériaux locaux les plus simples et les plus faciles à trouver. En cas de réussite économique, le chef de famille pourra investir dans des cloisons en terre séchée recouverte d'une pellicule de ciment et un toit de tôle. C'est d'ailleurs le signe d'une certaine aisance, et aussi d'une volonté d'installation à long terme.

Sur les Terres-Neuves, dans les villages installés depuis trois ans, les murs de terre se multiplient mais les toits en tôle n'ont pas encore fait leur apparition. Cependant, l'intention a été exprimée par plusieurs chefs de famille, si la prochaine récolte d'arachide était fructueuse, de faire cet investissement.

Dans les quatre villages des migrants arrivés en 1974, les matériaux sont encore ceux que l'on trouve sur place, tiges de mil, paille et bois. Mais le nombre de cases par M'Bind est déjà en moyenne de trois et les intentions de 134 familles sur les 150 sont de porter le nombre à six, durant la saison sèche. Ce qui montre bien une volonté d'établissement durable et d'une augmentation du nombre des actifs. Dans le cas d'une migration provisoire, les paysans accordent tout leur intérêt et leur temps aux cultures et aux défrichements et négligent leur habitation. Parfois, une seule ou deux cases suffisent pour entasser tout le monde venu pour travailler, gagner rapidement de l'argent et repartir en abandonnant les fragiles constructions.

Ce n'est pas le cas sur les Terres-Neuves, les constructions sont soignées et le projet à long terme, tel qu'il se réalise dans les villages installés depuis trois ans est bien de s'établir avec des matériaux plus robustes : terre, ciment et tôle. Nous relevons ce fait comme significatif d'une volonté d'enracinement, sans porter de jugement de valeur esthétique ni de rentabilité économique : la tôle est un matériel importé.

Un autre signe d'installation prolongée est la présence d'animaux domestiques et de troupeaux. Chaque famille a acheté en arrivant sur les Terres-Neuves, une paire de bœufs pour la culture attelée. C'était une obligation prévue dans le contrat avec la S.T.N. Mais en plus de cette paire de bœufs, 84 cultivateurs utilisent également des chevaux ou des ânes pour les travaux agricoles. 39 paysans sur les 150 migrants ont amené des chevaux de leur village de départ. Ce qui prouve bien une volonté de rester, de s'implanter solidement dans les nouveaux villages au moins pour un certain temps. 45 ont acheté des ânes dans les villages autochtones voisins, souvent auprès des Peul, pour compléter la traction bovine dans les travaux et surtout les transports.

Les familles ont un petit cheptel d'animaux domestiques, certaines un embryon de troupeau 66 familles ont amené du Sine des moutons ou des chèvres, en moyenne trois ou quatre et 58 autres ont acheté sur place un ou deux moutons. Tous espèrent augmenter le nombre d'animaux mais ils sont limités à cause du problème de l'eau. Les chefs de famille qui étaient propriétaires d'un troupeau dans le Sine n'ont pas pu l'amener sur les Terres-Neuves, malgré leur désir, dans deux cas, toujours à cause du manque d'eau. Avec des forages dont le système d'exhaure est toujours en panne et des puits souvent à sec, les migrants doivent aller chercher de l'eau à 8 km au forage de Mereto, ou bien attendre que le camion de la S.T.N. leur livre un fût de 200 l par famille tous les deux jours.

Une telle condition de pénurie ne permet pas d'abreuver un troupeau de bovins. Le problème est déjà assez grave pour trouver de l'eau en quantité suffisante pour la famille et les bœufs de trait. Il est probable si ce problème d'eau n'était pas si crucial que les migrants reconstitueraient un cheptel bovin dans les nouveaux villages, ce serait alors un signe manifeste d'implantation à long terme. Pour le moment, le seul paysan qui possède quelques vaches a dû les mettre en garde dans un village autochtone où le puits donnait une eau plus abondante.

Les travaux agricoles démontrent une volonté de rentabiliser au maximum l'installation dans ce nouveau pays.

Les surfaces cultivées n'ont pas été systématiquement mesurées pour les 300 exploitations, mais pour un échantillon et les résultats sont présentés plus loin. Mais nous avons demandé à tous les exploitants une estimation des superficies cultivées pour tous les membres de la famille. Une référence assez précise était fournie puisque chaque famille a reçu à son arrivée, deux parcelles défrichées d'un hectare chacune.

Surface cultivée par les Migrants 1974, en fonction des statuts sociaux :

	Chef de famille	Epouses	Enfants	Sourga	Total
Surface totale en ha	393,5	102,5	44,5	126	666
Nombre	150	141	43	107	150
Moyenne	2,6	0,7	1	1,17	4,4

Arrivées entre les mois de Février et Avril 1974, les familles ont reçu chacune 2 hectares défrichés, elles ont elles-mêmes préparé en plus 2,4 ha en moyenne pour la culture.

Les chefs de famille cultivent pour leur compte 2,6 ha, moitié en culture de rente, essentiellement arachide et moitié en céréales, mils et sorgho. Les épouses ont leur propre champ d'arachide de 0,7 ha en moyenne. Les Sourga qu'ils soient les fils du chef d'exploitation ou des Navetanes, cultivent pour leur compte environ 1 ha d'arachide.

Cette rapidité pour défricher et accroître au maximum les surfaces cultivées est significative du comportement des migrants qui veulent pousser au maximum leur production d'arachide et par là leur bénéfice monétaire à la commercialisation. Si les familles ont fait la migration, c'est pour accroître les revenus et gagner le plus d'argent possible. Ceci est encore bien plus évident si l'on examine les surfaces cultivées en 1974 par les familles arrivées deux ans plus tôt en 1972.

	Yal M'Bind	Epouses	Enfants	Sourga	Total
Surface totale en ha	207	44	10,8	95,5	359,5
Nombre	41	39	10	38	41
Moyenne	5	1	1,1	2,5	8,7

Ces surfaces ont été évaluées d'après l'estimation des chefs de famille eux-mêmes, elles sont donc approximatives et donnent seulement un ordre de grandeur. En fait d'après les mesures faites sur un échantillon de 12 exploitations, elles sont largement inférieures à la réalité. D'après cet échantillon, la moyenne par famille est de 11,5 ha et non de 8,7 ha.

Malgré la sous-estimation, on voit l'extension rapide des superficies en 2 ans. Si les champs des épouses n'ont sensiblement pas augmenté ceux des Sourga et des chefs de famille ont plus que doublé.

Les surfaces cultivées dépassent largement les prévisions établies par les experts qui ont mis sur pied l'opération Terres-Neuves.

Les migrants sont passés d'un système de culture intensif qu'ils observaient par manque de terre dans le Sine à un système largement extensif sur les Terres-Neuves. La stratégie adoptée est d'augmenter les revenus par l'accroissement des surfaces cultivées et aussi de prendre rapidement le contrôle foncier des plus grandes surfaces possibles par le défrichage et la mise en culture.

Pour les surfaces cultivées en fonction du statut social, on peut observer que comme dans les zones de départ, les épouses et les Sourga cultivent leurs propres champs d'arachide, et travaillent également sur ceux du chef de famille. Celui-ci a la responsabilité des champs de céréales qui servent à la nourriture de la famille. Les cultures céréalières ne sont pas négligées, des surfaces importantes leur sont consacrées et la production après deux ans dans les Terres-Neuves, couvre les besoins des personnes et même une bonne quantité est envoyée dans les zones de départ pour aider les familles.

Sur le plan de l'installation au niveau du village, un autre facteur d'enracinement est la présence d'adultes qui exerçaient dans le Sine un métier d'appoint et qui le reprennent sur les Terres-Neuves. Dans tous les villages, des paysans, anciens boulangers, ont fait un four et en dehors de la saison des cultures, ils font du pain qu'ils vendent dans leur village et dans les villages anciens de la région.

Des tailleurs sont venus avec leur machine à coudre et leurs ciseaux et font les vêtements des villageois. Deux forgerons ont installé leurs soufflet et leur enclume sous un abri et reparent le matériel agricole. Un cordonnier a également monté son échoppe. Deux tisserants fabriquent des pagnes en coton. Les maçons et les menuisiers sont, bien sûr, très appréciés pour la construction de bâtiments moins rudimentaires.

Sur les 150 chefs de famille arrivés en 1974, 31 avaient un métier d'appoint et ont continué à l'exercer dans leur nouveau village. Pour l'ensemble des 6 villages, 75 paysans travaillent en dehors de la culture et tirent un petit revenu de cette activité. Les petits boutiquiers de village sont au nombre de douze. Certains ont bâti un véritable magasin avec comptoir, d'autres utilisent le système du tablier, et se contentent de vendre des cigarettes, des bonbons et des noix de cola. Tous ferment boutique durant l'hivernage pour s'adonner aux travaux agricoles. La vie sociale au niveau du village reprend après les cultures.

En conclusion, nous pouvons affirmer qu'il existe un effort certain d'investissement collectif au niveau des villages des Terres-Neuves. Cette volonté d'enracinement se manifeste dans l'effort pour accroître le confort des maisons, pour créer des infrastructures villageoises : place publique, lieux de culte, pour installer un petit cheptel, enfin dans les tentatives de réinvestir sur place, par exemple dans des boutiques, l'argent gagné avec les cultures.

Même si l'effort de culture intensive n'a pas été suivi alors que c'était l'un des objectifs prioritaires de l'opération, cela ne remet pas en cause la solidité de l'installation sur les Terres-Neuves.

Les migrants ont fait un calcul économique qui privilégie la culture extensive de l'arachide. Ils augmentent leurs revenus en cultivant les plus grandes surfaces possibles, ils s'assurent également un certain contrôle foncier sur des surfaces étendues. Cette attitude est parfaitement logique pour le chef d'exploitation, elle n'entache en rien sa volonté d'installation dans le Sénégal-Oriental. Au contraire, en s'assurant une grande exploitation, les paysans prévoient déjà l'installation d'autres parents du Sine.

B/ RELATIONS SOCIALES DANS LES VILLAGES -

1 - Perception vécue du village.

Les Migrants Serer ont reconstitué sur les Terres-Neuves leur village avec le même aspect extérieur, mais il est intéressant de voir si la vie sociale se recrée de la même manière à l'intérieur du village et des familles, ou bien si des transformations apparaissent à la suite de la migration.

Interrogés sur leur perception du village actuel et les différences avec l'ancien village du Sine, les migrants, dans leur grande majorité, 105 sur 150 répondent qu'ils préfèrent le nouveau village, ils estiment qu'il est plus agréable de vivre aux Terres-Neuves, en fait surtout pour des raisons économiques. Les superficies sont plus grandes, la pluviométrie est meilleure, donc les rendements plus élevés. Mais les raisons de vie sociale sont aussi avancées : les conflits sont moins fréquents sur les Terres-Neuves. "On vit dans la paix, c'est un coin de refuge pour un père de famille". On sent sous-jacent à ces affirmations que ceux qui ont migré avaient souvent des problèmes dans le Sine, surtout d'ordre économique, le manque de terre engendre les disputes et les rivalités, et la famine n'est pas un facteur d'harmonie sociale.

En fait, les raisons de ceux qui n'ont pas peur de dire qu'ils regrettent leur village sont plus nombreuses et touchent plus à l'ambiance sociale :

- Dans le Sine les relations amicales sont plus fortes et plus nombreuses - "On vit plus en groupe.
- Rien ne peut remplacer le village natal. Il y a plus d'ambiance et de fêtes. Depuis toujours on est habitué à son propre village."

Les réponses font bien ressortir l'attachement des migrants à leur village natal et le motif économique de la migration. En fait, les migrants préfèrent vivre dans leurs villages de départ auxquels ils sont restés très attachés, mais pour des raisons économiques, pour survivre, gagner un peu d'argent, ils ont du partir : dans le Sine ils étaient dans la misère à cause du manque de superficie, de l'épuisement des terres et de la sécheresse.

Ce partage des migrants entre leurs désirs affectifs, sentimentaux, de la vie au village, et la nécessité objective du départ pour survivre, apparaît clairement. Cependant, 124 sur 150 familles, réalistes, considèrent que les Terres-Neuves sont maintenant leur lieu de résidence définitif et non pas un lieu provisoire pour gagner de l'argent et repartir. Ceux là pensent rester dans les nouveaux villages, tout en gardant des liens avec leur famille dans le Sine. Ils retourneront en visite auprès des parents mais ils n'envisagent pas de quitter un jour les Terres-Neuves pour regagner leur ancien village de façon définitive. Quatorze au contraire affirment que le séjour sur les Terres-Neuves est une étape provisoire pour eux; ils veulent gagner de l'argent et repartir au village du Sine. Douze ne savent encore pas s'ils retourneront dans le Sine, ou préfèrent ne pas répondre à la question, donc ils hésitent encore.

83 % des Migrants en 1974 se considèrent comme citoyens à part entière des villages du Sénégal-Oriental et n'envisagent pas un retour proche vers leur zone de départ.

2 - Les Prestations de Travail

Dans les villages Serer du Sine, il existe une grande solidarité entre les familles, elle se manifeste dans toutes les circonstances de la vie quotidienne mais de façon particulière dans les prestations de travail, qui peuvent revêtir des formes très diverses. On peut les classer en trois groupes selon les critères : Prestations individuelles ou collectives, avec ou sans contrepartie.

a/ Asim : en Wolof 'Santané' Il s'agit d'une aide manuelle collective pour un travail agricole précis organisé à la demande du bénéficiaire ou d'un de ses proches, qui doit en contrepartie offrir un repas copieux aux participants et faire des distributions de menus cadeaux : cigarettes, noix de cola, etc... S'il en a les moyens, l'organisateur paye également un ou plusieurs griots qui animent et encouragent les travailleurs. En général un Santané est réuni pour accomplir un travail urgent par exemple un sarclage.

b/ Dimle - Dans ce cas, il s'agit d'une aide pour un travail, sans contrepartie, apportée par un ou plusieurs cultivateurs à quelqu'un qui est dans le besoin ou l'adversité, par exemple un malade, un accidenté, une veuve, un vieillard. Dans ce cas le travail ne revêt pas l'aspect de fête propre au Santané, il n'y a pas de musique, pas de repas soigné et pas de dépenses de prestige.

c/ Yonir - Echange reciproque de travaux égaux.

Il s'agit de l'association de deux voisins de même capacité de travail qui alternent les travaux pour l'un et l'autre. La quantité de travail échangée est la même, d'où la nécessité de bien choisir le partenaire de même force et de même endurance. Cette association regroupe souvent deux jeunes, en général deux sourga et plus rarement deux chefs de famille.

Dans les villages des Terres-Neuves, on retrouve les échanges de travaux sous les trois formes décrites. Dans les cent cinquante familles arrivées en 1974, 95 cultivateurs ont participé à des santané, au moins une fois durant l'hivernage donc 63 % :

- 59 ont participé deux fois à des santané
- 23 sont allés trois fois à des santané
- 13 chefs de famille ont participé plus de trois fois à des santané.

La participation se fait à l'intérieur du village mais aussi auprès des organisateurs d'autres villages de migrants, arrivés aussi bien en 1972/73 que 1974. Enfin, dans une dizaine de cas, des migrants sont allés participer à des santané organisés par les habitants anciens de la région.

Du point de vue des bénéficiaires des travaux, 76 chefs de famille arrivés en 1974, soit 50 % ont organisé des Santané - 52 en ont organisé une fois, et 24 en ont organisé deux fois.

Dans la presque totalité des cas, il s'agit de petits santané qui réunissent une dizaine de participants, en général du même village. Les nouveaux ne sont pas encore assez connus, et aussi pas assez fortunés pour rassembler un grand nombre de personnes sur leur champ et se permettre des dépenses de prestige. Leurs champs tout comme leurs relations sociales ne sont pas encore assez étendus. Par contre, les santané organisés par les Serer arrivés en 1972, sont plus importants en nombre et dans les manifestations de prestige : repas, griots, cadeaux. Il est, malgré tout, assez rare que des habitants anciens participent à des santané organisés par des Serer alors que l'inverse est plus fréquent.

Dans le village de Diagle Sine, créé en 1972, durant l'année 1974, 87 cultivateurs ont participé à des santané. 48 chefs de famille, donc la presque totalité du village, et 39 sourga.

23 chefs de famille ont organisé des santané à Diagle Sine, soit 50 %. On retrouve la même proportion que pour les villages installés dans l'année. En Général, un chef de famille sur deux organise des "santané"

La solidarité réelle et l'entr'aide apparaissent mieux dans les "Dimlé" et les "Yonir" qu'à l'occasion des "Santané" qui font intervenir d'autres facteurs, démonstration de prestige social et calcul économique.

En cas de maladie ou d'accident d'un chef de famille ou d'un sourga, la solidarité joue à fond, peut être encore plus sur les Terres-Neuves que dans les villages de départ. Dans le Sine en cas de maladie, c'est la famille avec les nombreux frères ou parents, qui se chargent de remplacer le malade dans les travaux agricoles ou villageois. Par contre sur les Terres-Neuves, les familles sont réduites, les parents sont loin et les autres actifs du village viennent au secours de celui qui est dans le besoin pour remplacer les parents absents. La solidarité villageoise remplace la solidarité de la famille trop réduite pour être efficace.

Toutes les familles du village de Keur Daoda ont envoyé des travailleurs sur les champs d'un paysan malade. Ils sont venus à tour de rôle pour effectuer tous les travaux agricoles. Une autre famille dont le fils avait été mordu profondément par un âne a vu défiler sur ses champs presque tout le village. L'on constate la même solidarité dans les villages installés depuis 1972 et dans les derniers arrivés. A Diagle Sine, 34 sur 50 chefs de carré sont allés au moins une fois aider un voisin malade, dans le reste des cas c'est un sourga ou un fils de la famille qui a remplacé le chef.

Toutes ces aides, sous forme de Dimlé, sont peut être les plus significatives de la solidarité très forte qui existe au niveau des villages des Terres-Neuves. Les migrants ont conscience d'être dans une situation difficile, au cours de la phase d'installation, l'échec peut tenir à un accident de santé et peut frapper n'importe qui, d'où cette solidarité pour les travaux, car les parents à qui revient habituellement ce rôle de soutien sont éloignés.

Les échanges de travaux sous forme de "Yonir" sont également fréquents. Dans les villages installés en 1974, 80 chefs de famille ont échangé des travaux. 20 ont travaillé avec des parents installés dans le même village, 54 avec des voisins qu'ils ne connaissaient pas auparavant, et 6 avec des amis qu'ils fréquentaient déjà dans les villages du Sine.

Des relations nouvelles se créent sur les Terres-Neuves. Face à la nécessité d'un certain nombre de travailleurs pour les travaux agricoles, les cultivateurs s'associent entre eux pour remplacer la nombreuse main-d'œuvre des familles dans le Sine. La culture extensive, avec les moyens mécaniques, requiert une certaine quantité de main d'œuvre, les chefs d'exploitation y suppléent avec le système des sourga et avec le système des "Yonir" ou association de travail. Dans le Sine l'abondance de main-d'œuvre au sein de chaque famille et la culture intensive ne nécessite pas ce genre d'association entre voisins sans parenté.

En dehors de ces prestations de travail repertoriées à l'occasion des travaux agricoles, les familles se rendent une foule de petits services reciproques. Nous avons surtout parlé des chefs de carré, mais les autres personnes s'associent également pour les travaux avec des voisins de même statut social.

Les femmes ont formé une association dans chaque village. Elle a un rôle très actif pour animer la vie collective à l'occasion des naissances et des fêtes, mais aussi pour organiser des travaux communs. Par exemple les femmes de plusieurs carrés s'associent pour vanner l'arachide ou piler le mil ou puiser l'eau de toutes les familles.

Les Sourga forment également des associations de solidarité au niveau de chaque village. Lorsque l'un d'entre eux tombe malade, les autres cultivent son champ. Ils ont un champ collectif, tout comme les mères de famille, la vente de la récolte sert à organiser une fête ou des séances de thé.

Les enfants également ne se contentent pas de jouer ensemble, mais cultivent à plusieurs leur petit champ dans la forêt et gardent les troupeaux à tour de rôle. Ils font ensemble les petits travaux qui leur sont attribués par leurs parents et depuis cette année, ils envisagent de cultiver un champ en commun. Déjà, ils organisent des séances de luttes, des soirées de chants et de danses avec le concours des sourga.

Toutes ces relations d'entr'aide, ces associations de travail et de réjouissances, montrent une grande solidarité dans les villages. Il ne faudrait pas en conclure qu'il n'existe pas de conflits plus ou moins ouverts et toutes sortes de rivalités.

3 - Luttes d'influence et conflits -

a/ Les chefs de village

Des rivalités apparaissent d'abord dans certains villages dans la lutte pour le poste de chef de village. Certaines familles ou groupes se disputent la chefferie. Le cas le plus flagrant est celui du village de Diamaguène où deux groupes s'opposent pour présenter chacun leur candidat et n'arrivent pas à se mettre d'accord depuis deux ans. Malgré l'intervention du chef d'arrondissement du gouverneur de la région et de la S.T.N., une sourde rivalité continue. Le village est partagé en deux à tous les niveaux. Il existe deux mosquées, deux associations de femmes, deux associations de jeunes. L'opposition est plus ou moins cachée car les villageois craignent les reprimandes du chef d'arrondissement mais elle n'en est que plus profonde.

Nous avons développé dans le rapport de l'an dernier l'origine de cette rivalité qui continue à entacher les bonnes relations dans le village et maintient une coupure entre les deux parties. A l'origine, il s'agit de la persistance d'un conflit interne à l'ethnie Serer, l'opposition entre paysans libres, Serer Pir, originaires de N'Gayokhème et Tiedo, nobles ou esclaves du Bour Sine, originaires de Diakhao, la capitale de l'ancien royaume du Sine. Aucune des deux communautés ne veut accepter l'hégémonie de l'autre.

Un antagonisme ancien a toujours opposé les Serer Pir et les Tiedo, les paysans et les guerriers de l'entourage de l'aristocratie Guélvar, d'origine étrangère, il remonte à l'origine même de l'ethnie Serer. Ces oppositions se retrouvent d'ordinaire d'un village à l'autre parfois entre familles à l'intérieur d'un village mais elles atteignent rarement ce paroxysme, en général, elles se manifestent par des plaisanteries réciproques.

b/ Rapports Paysans - S.T.N.

Le problème de la chefferie dans le nouveau village de Darou Salam illustre une autre opposition propre aux villages des Terres-Neuves

L'ensemble des familles avait choisi un chef de village quelque temps après l'arrivée. Mais plusieurs fois ce nouveau chef s'est opposé au reste du village en s'appuyant sur les responsables de la S.T.N., les villageois, en représailles, lui ont enlevé le poste.

A la suite du décès d'un chef de famille, son frère, responsable d'une exploitation dans le même village, avait installé un sourga pour gérer la maison du défunt en attendant d'aller chercher un autre frère dans le Sine pour reprendre l'épouse et l'exploitation à son compte.

Le frère survivant avait donc provisoirement la responsabilité de deux exploitations et de deux comptes de crédit au magasin. Le chef de village sans en avoir parlé auparavant avec l'intéressé ou avec les villageois, est allé signaler le cas aux responsables S.T.N., qui ont enlevé l'exploitation au frère pour la donner à une autre famille. Les villageois n'ont pas apprécié l'attitude du chef et lui ont donné tort. L'affaire aurait dû se régler à l'intérieur du village, sans en référer à une autorité extérieure. Le chef avait rompu la solidarité villageoise. Par ailleurs, la S.T.N. a réglé l'affaire comme une entreprise moderne : le contrat d'exploitation est rompu puisque le paysan contractuel est décédé. Les familles considèrent que l'exploitation appartient à la famille, si le père meurt, c'est quelqu'un de la famille qui le remplace, en général un frère qui reprend également la femme du défunt. Le chef du village s'est mis en dehors des lois de ses compatriotes. Ceux-ci lui ont également reproché de prendre des décisions sans délibération, en fait, ils lui reprochaient surtout de n'être qu'un intermédiaire de la S.T.N., trop soumis. Aussi après une réunion houleuse, ils ont décidé de changer de chef de village, car ils ne voulaient pas d'un "espion du Directeur de la S.T.N." mais d'un représentant des paysans.

Ce conflit montre bien l'ambiguïté née de l'encadrement d'une opération trop dirigée. Les responsables S.T.N. ont en fait le pouvoir et l'autorité et dominent les paysans qu'ils auraient tendance à considérer comme des assistés et non pas des paysans responsables. Les chefs de village sont les représentants du contre-pouvoir des paysans pour essayer de maîtriser leur propre situation face à l'autorité de la S.T.N. Lorsque le chef de village collabore avec les directeurs, ou adopte une attitude trop passive, trop réceptive, les villageois ont l'impression d'une trahison. Le même phénomène de changement de chef s'était déjà produit à Diagle Sine la première année pour le même motif.

La fonction de chef de village sur les T.N. n'est pas simple, pris entre les dirigeants de la S.T.N. et les paysans, ils sont des intermédiaires sur lesquels les conflits peuvent se cristalliser. D'autant plus qu'ils sont en but à la concurrence des délégués des villageois. Il s'agit d'une institution créée depuis deux ans par la S.T.N. Chaque village choisit deux délégués chargés de le représenter dans les réunions communes à toutes les T.N. et auprès des responsables S.T.N. et également au Conseil d'Administration à Dakar. Les délégués choisissent deux personnes parmi eux qui sont des super-délégués chargés de représenter les paysans au Conseil d'Administration de la Société des Terres-Neuves deux fois par an.

Bien que l'initiative vienne de la S.T.N. et qu'au début les délégués étaient quelque peu timides ou manipulés, ils ont pris leur rôle au sérieux, et actuellement plus encore que les chefs de village, ils incarnent le contre-pouvoir des paysans face à l'autorité de la société d'encadrement.

Un partage des tâches s'est effectué avec les chefs de village, ceux-ci conservent le rôle traditionnel de représentants du village auprès de l'Administration, personnifiée par le chef d'Arrondissement, surtout pour la perception des impôts et les conflits habituels. Les problèmes spécifiques aux Terres-Neuves, sont du ressort des délégués surtout vis-à-vis des responsables de la S.T.N. Du fait de la situation originale des nouveaux villages, ce sont eux qui incarnent le mieux les revendications des paysans.

Au niveau du village même, les deux vulgarisateurs agricoles, appelés aussi "encadreur" ont un certain rôle social du fait de leur fonction. Ils sont les représentants dans le village de la S.T.N. et bénéficient d'un certain pouvoir. En fait, ce sont souvent les jeunes qui ont été scolarisés, parfois déjà coupés de la vie paysanne et qui sont là à cause du salaire mensuel régulier. Beaucoup plus jeunes que les paysans, sans expérience agricole solide, leur encadrement n'est pas toujours apprécié, et il faut toute l'autorité de la S.T.N. pour arriver à imposer certains aux paysans chevronnés.

En général, toutes ces personnes coexistent de façon assez pacifique, les rôles interfèrent parfois. Les conflits latents qui éclatent parfois entre l'encadrement S.T.N. et les paysans sont inévitables et ne font que traduire l'ambiguïté d'une opération de développement trop organisée où l'autorité appartient à ceux qui ont le pouvoir économique, mais où les paysans sont capables d'analyser les mécanismes de l'opération et essayent d'opposer un contre-pouvoir paysan.

c/ Les Sourga -

Les nombreuses disputes entre les chefs d'exploitation Yal M'Bind, et leurs employés, Sourga, est un autre facteur d'agitation dans les villages.

En principe, le sourga travaille sur les champs du Yal M'Bind durant tout le cycle des cultures, en échange, il est nourri, logé et reçoit un champ d'un hectare environ, où il peut cultiver l'arachide pour son compte deux jours par semaine. Le produit de la vente de sa récolte représente son salaire pour l'hivernage. Dans la théorie, le statut paraît clair, dans la réalité, il est une source fréquente de querelles. Si l'association est loyale, les deux parties en tirent un bénéfice. Le Yal M'Bind bénéficie d'une main d'œuvre qui lui coûte uniquement le gîte et le couvert, le Sourga à la vente de sa récolte, touche une somme substantielle dont il peut bénéficier dans son intégralité car en dehors des semences, il n'a pas de crédit, pas de frais à rembourser.

En fait, le chef de carré, principal bénéficiaire de l'association a tendance à vouloir augmenter le travail du Sourga sur ses champs. Il trouve à tort ou à raison que son sourga ne travaille pas assez sur les champs familiaux et consacre toute son énergie et son temps à son champ personnel.

D'où les disputes, surtout au moment des sarclages qui nécessitent un travail immédiat. Parfois, le Sourga doit sacrifier son champ et la récolte en dépend.

Les querelles viennent aussi de la cuisine lorsque les épouses participent également aux travaux agricoles sur les champs du mari, ou consacrent tout leur temps à leur propre champ, elles n'ont plus le temps de faire des repas soignés. Parfois même elles ne préparent rien. Le maître de maison peut s'en accommoder surtout s'il s'agit de son intérêt personnel, le sourga est moins disposé à jeuner pour le bénéfice de son Yal M'Bind. Enfin, parfois les querelles viennent de la cohabitation d'adultes célibataires avec des familles étrangères. Parfois le scandale éclate dans le village et c'est l'assemblée des chefs de famille qui règlent le problème.

Pour toutes ces raisons, beaucoup de sourga changent de maison durant l'hivernage. En général, ils conservent le champ qu'ils ont commencé à cultiver mais ils vont habiter et travailler chez un autre Yal M'Bind. La rupture avec l'ancien se fait souvent avec des injures et des cris qui attirent tout le village, parfois quelques coups sont échangés avant que le chef du village ou d'autres paysans n'interviennent.

Pour le seul village de Diagle Sine, durant l'hivernage 1974, 19 sourga ont changé de maison et 4 ont changé deux fois. Dans les autres villages, la proportion est sensiblement la même, et dans tous les villages, l'ensemble des chefs de famille a dû régler des querelles entre Yal M'Bind et Sourga.

En général, ces sourga sont originaires des mêmes villages que les familles du Sine. Ce sont des jeunes célibataires de 15 à 30 ans et ils jouent le rôle d'animateurs dans le village. Ils organisent des fêtes et des séances de lutte. Leur association d'entraide est la plus active de toutes et plus d'une famille voit arriver avec tristesse, le moment où les sourga retournent dans leur village de départ après la vente des arachides. Une dizaine d'entre eux, venus les premières années, sont allés se marier dans le Sine, ou ont trouvé une épouse parmi les filles des migrants et se sont installés comme chefs de famille avec un contrat de la S.T.N.

D'autres projettent de revenir en 1975 au cours de la 2ème phase de l'opération. Comme celle-ci a été reportée, ils ont décidé de s'installer d'eux-mêmes sans les avantages accordés par la S.T.N. dans le Sénégal-Oriental. Un quartier Serer est en construction près du forage de Mereto.

Les anciens sourga, plus des familles venues du Sine, espèrent cultiver en 1975 sur des champs empruntés et être ainsi sur les lieux pour un éventuel recrutement S.T.N. en 1976.

Il est à noter que les sourga font une grosse publicité pour les Terres-Neuves, lorsqu'ils reviennent dans leur village. Les rendements sont très élevés et ils gagnent beaucoup d'argent, ils reviennent chez eux avec de coquettes sommes, et sont l'objet d'envie de tous les autres villageois. Dans l'euphorie du retour, ils oublient rapidement les difficultés rencontrées dans le Sénégal-Oriental, par exemple le manque d'eau, et tous les compatriotes voient alors les T.N. comme un nouvel Eldorado.

Avec l'exemple des sourga, un changement s'est produit sur les Terres-Neuves, dans le statut social des enfants au sein de l'unité familiale. Dans le Sine, avant 15 ans, date de l'initiation et du passage à l'état adulte, l'enfant n'a pas de champ personnel, il cultive avec son père, parfois avec sa mère. Les revenus du champ maternel vont théoriquement à l'oncle maternel, chef du matrilineage chargé d'accumuler les revenus et de les transformer, en troupeau, qui représente la richesse du matrilineage.

Après l'initiation, le jeune homme continue à travailler avec son père, même après son mariage, mais dispose également d'un champ d'arachide personnel, dont le revenu lui permet de faire face à ses dépenses propres, et éventuellement le surplus va à sa mère qui le remet à l'oncle maternel. En fait, actuellement les jeunes n'ont pas des revenus suffisants pour en remettre une partie au chef du matrilineage pour acheter des animaux. Lorsque les revenus existent, ils les gardent pour leurs dépenses. Donc dans le Sine, le jeune homme a un statut de sourga à partir de l'initiation au sortir de l'adolescence. Auparavant, il n'a pas d'autonomie au sein de la famille, comme unité de production, il cultive avec son père ou sa mère.

Sur les Terres-Neuves, tous les membres de la famille, même les enfants dès qu'ils sont en âge de travailler dans les champs, vers dix ans, réclament leur propre champ d'arachide pour avoir un revenu personnel, à la commercialisation. Ils veulent très jeunes un statut de sourga.

Des querelles ont éclaté entre des enfants de moins de 15 ans et leurs parents à ce sujet. Les enfants revendiquaient une certaine autonomie, un champ personnel, des semences d'arachide, les parents peu habitués à de telles démarches dans le Sine ne voulaient rien entendre.

Ces querelles au sein des familles ont parfois éclaté sur la place publique, les enfants abandonnaient le domicile paternel pour se réfugier dans une autre famille, elles se sont réglées avec l'intervention des autres villageois. Elles sont sorties du cadre de la famille, l'autorité paternelle n'était plus assez forte pour imposer sa loi, les statuts familiaux traditionnels ont éclaté, et c'est l'assemblée villageoise qui a arbitré ses conflits, souvent d'ailleurs en faveur des jeunes, chose impensable dans le Sine. Sous la poussée de la revendication des jeunes, le statut d'autorité du chef de famille, détenteur du pouvoir économique s'est trouvé remis en question et a dû céder. Actuellement, dans les 6 villages des Terres-Neuves, dans 81 familles, des enfants de moins de 15 ans cultivent leur propre champ d'arachide, en moyenne d'un hectare de superficie, ils ont obtenu un statut de sourga dans leur famille.

Avant les enfants, les femmes avaient déjà obtenu leur propre champ d'arachide, elles aussi veulent conserver une certaine autonomie financière. C'est pourquoi elles voient sans déplaisir arriver au domicile des coépouses pour partager les tâches domestiques et leur permettre de s'occuper davantage de leurs cultures.

Toutes ces pressions jouent dans le sens d'une culture extensive. Chaque travailleur veut tirer un revenu personnel de son travail et jamais l'arachide n'a tant mérité son nom de culture de rente. Les champs des femmes et des enfants ne sont pas toujours très bien cultivés, ils sont souvent situés dans des zones défrichées hâtivement et le revenu est maigre. Les chefs de famille se réservent les meilleures terres et le matériel agricole moderne. Ils n'acceptent pas toujours très facilement de voir leur propres enfants et leurs femmes se dissocier d'eux sur le plan économique. Le pouvoir traditionnel du chef de famille éclate sous l'emprise des changements économiques.

Les Religions différentes des migrants ne créent par contre pas trop de problèmes. Elles coexistent pacifiquement sur les Terres-Neuves comme dans le Sine. Les musulmans mourides qui forment la majorité des familles sont ceux qui extériorisent le plus leur religion. Ils organisent souvent des veillées de prières et de chants religieux, accompagnés du rythme des tambours. Ils ont d'ailleurs été les premiers batteurs, à part eux, les autres laissent ce rôle aux griots, et il n'y en avait pas la première année sur les Terres-Neuves.

Dans chaque village, les mourides cultivent un champ collectif pour le grand marabout de Touba. Les travaux se font toujours avec de grandes manifestations de danses, chants, rythmés là encore avec les tambours. A Diagle Sine, le champ du marabout a produit 100 000 F. Une importante délégation est partie à Touba, lors du Magal, pour offrir cette somme au grand marabout. Chacun a cotisé en plus 2 000 F pour le voyage.

Les catholiques, beaucoup moins nombreux, sont plus discrets, néanmoins, ils ont pris soin de signaler leur présence par une croix à l'entrée des villages. Ils ont parfois construit une petite chapelle et à l'exemple des musulmans, ils font la prière collective tous les soirs. Ils se remarquent aussi lorsqu'ils font la fête, ils ne s'ennivrent pas seulement de musique.

En général, les catholiques sont allés à l'école de la mission, et ils parlent français, ils sont souvent les délégués des villageois auprès de la S.T.N. et ils prennent ce rôle très au sérieux. Ils sont à l'origine de la construction d'une école provisoire à Diagle-Sine pour pallier aux déficiences de l'administration. Sous leur initiative, les pères des enfants scolarisables se sont réunis et ont construit un local en matériaux traditionnels avec des bancs. L'instituteur est un jeune sourga du village qui a fréquenté l'école jusqu'en 3ème. Tous les intéressés ont cotisé 2 000 F par enfant pour le payer. L'école est suivie par une vingtaine d'enfants. Bien sûr, les possibilités d'accueil sont réduites, l'enseignement limité à cause du manque de livres et de matériel scolaire, mais il s'agit là d'une réalisation prise entièrement en charge par le village.

En principe une école publique sera ouverte par l'Education National à la rentrée 1975 à Mereto, elle regroupera les élèves de l'ensemble des Terres-Neuves. Déjà elle s'annonce trop petite, par ailleurs des problèmes vont se poser pour héberger les enfants qui viendront de villages distants parfois de 12 km. Il faudra faire appel à la générosité des gens de Mereto. Les migrants auraient préféré que l'école soit installée dans un village Serer, car il aurait été plus facile de trouver des familles alliées ou amies pour héberger les enfants. Malheureusement, aucun village Serer n'avait une position aussi centrale que celui de Mereto dont le chef est Toucouleur et le peuplement très varié : Wolof, Toucouleur, Peul et Manding mais pas de Serer jusqu'à cette année.

Pour le moment, la seule école primaire qui existe dans la zone se trouve à Koumpentoum, le chef-lieu d'arrondissement. Les enfants des villages autochtones ne sont pratiquement pas scolarisés. Les enfants des Peul Niani, gardent les troupeaux, très jeunes, et dans les villages manding ou Toucouleur, les enfants vont à l'école coranique. Par contre, dans les zones de départ du Sine, le taux de scolarisation est élevé, près de 50 %. Avant les écoles publiques, les missions catholiques avaient déjà établi des écoles privées. Les pères de famille savent que l'école est un moyen de promotion sociale et ils veulent que leurs enfants apprennent à lire et à écrire et si possible continuent les études au-delà du primaire.

Sur les Terres-Neuves, les serer réclament une école depuis trois ans, ils sont beaucoup plus sensibles à sa création que les autochtones. Mais le fait qu'elle soit implantée dans un village ancien qui, lui, ne la réclamait pas, semble une décision qui ne satisfait personne.

Résultats d'une enquête sur les relations sociales dans les villages de départ et dans les villages des Terres-Neuves :

73 sur 150 familles pensent que l'entente et la vie sociale sont meilleures sur les Terres-Neuves.

- Aux Terres-Neuves, il n'y a pas de disputes ni de querelles entre les familles pour des questions de terre.
- On aide plus les malades que dans le Sine.
- Le Sine est troublé par la politique, aux Terres-Neuves, on n'en parle pas.
- Tous les villages participent davantage aux fêtes de familles surtout à l'occasion des baptêmes.

30 pensent et disent que l'entente est meilleure dans le Sine.

- On ne s'entend pas, car nous sommes tous nouveaux et sans parenté.
- Aux Terres-Neuves, le problème des chefs de village provoque trop de disputes.
- Nous sommes des camarades d'occasion sur les Terres-Neuves, il y a moins de solidarité.

47 disent que l'entente est la même dans le Sine et sur les Terres-Neuves.

"L'entente est la même ici et dans le Sine, car chacun est venu avec ses qualités et ses défauts, nous sommes tous originaires du Sine et nous sommes tous des parents Serer, avec les mêmes coutumes que nous respectons sur les Terres-Neuves comme dans le Sine. Notre village c'est celui où l'on peut nourrir sa famille".

C/ RELATIONS AVEC LES VILLAGES AUTOCHTONES -

Nous avons déjà abordé ce chapitre à l'occasion des prestations de travail et de l'école en construction à Mereto, nous allons le développer de façon plus complète.

Le peuplement ancien de la zone n'est pas homogène, une vingtaine de petits villages étaient disséminés dans la forêt avant l'arrivée des migrants Serer. Les plus anciens habitants sont les Manding, mais ils ne constituent plus que deux villages : Diambour et N'Dougoussine. Les Peul Niani, les Toucouleur, les Bambara, les Wolof et les Peul du Fouta se partagent les autres villages d'une façon très pacifique. Les six villages nouveaux se trouvent tous à quelques kilomètres d'un village ancien et cette proximité a favorisé dès le départ, des contacts fréquents et divers.

Les habitants anciens de la zone avaient été avertis de l'arrivée des migrants Serer et de la création de nouveaux villages. Dès le début, ils ont vu avec bienveillance cette opération, dans la mesure où le peuplement est très faible, inférieur à 10 habitants au km², il n'y a pas de problème d'occupation du sol. La forêt est grande, il suffit de défricher.

Aucun village ne revendique des droits fonciers anciens. Les nouveaux arrivants n'étaient pas perçus comme des rivaux pour l'appropriation foncière ou du moins la mise en valeurs des terres. Dans la mesure où l'opération contribuait à désenclaver la région par la construction de pistes et assurait une certaine infrastructure sociale, dispensaire, école, encadreurs, elle était bien accueillie.

Les responsables S.T.N. ont bien compris cette attitude des villages anciens et ils ont su les intéresser à l'opération. Les manœuvres rémunérés pour les constructions et les travaux d'installation ont été recrutés parmi ces villages anciens et il s'en est suivi une création d'emplois et un apport monétaire non négligeable dans les villages. Des puits ont été creusés par la S.T.N. dans deux villages, à Galle et Diambour et un forage a été installé à Mereto. Donc les arrivants ont bénéficié d'un préjugé favorable : ils ont été accueillis et hébergés par les anciens. Les premiers jours, ils les ont aidés, leur ont prêté des outils ou fourni du lait et d'autres produits de la région. Par la suite des relations commerciales se sont établies. Des prêts de terre ont eu lieu, surtout des champs défrichés depuis longtemps pour la culture du mil qui pousse mal la première année après le défrichage.

Enfin, des échanges de travaux ont parfois lieu, surtout lors des santané organisés par les autochtones. D'après l'enquête de Novembre 1974, auprès des migrants de l'année, 127 chefs de famille soit 85 % sont allés en visite dans les autres villages de la zone aussi bien autochtones que Serer. 40 familles ont des relations régulières avec des familles des villages anciens. Le motif des visites est très variable :

- D'abord économique et commercial : les Serer vont acheter du bétail, des noix de cola, du lait caillé, du tabac dans les villages anciens.
- Ils vont également participer aux fêtes villageoises ou familiales, baptêmes, mariages, sépultures.
- Ils vont également aider des autochtones au cours de santané mais aussi individuellement, surtout lorsqu'ils ont emprunté des champs dans le village pour cultiver le mil
- Enfin, les migrants vont trouver des guérisseurs traditionnels dans les villages anciens en cas de maladie. Ils les ont adoptés et en l'absence de la médecine moderne, ils n'hésitent pas à envoyer les enfants malades.
- Les marabouts réputés ont également été adoptés par les Serer musulmans. Ils vont apprendre le coran auprès d'eux, et ils les font venir pour présider la cérémonie du baptême musulman des nouveaux-nés.

Les Serer ont remarqué des coutumes différentes chez les habitants anciens de la zone, telle l'excision des jeunes filles, qu'eux-mêmes ne pratiquent pas. Ils sont un peu étonnés par les parures abondantes des femmes Peul Niani, en général ces femmes ne cultivent pas. Pour le moment, il est vrai que des mariages inter-ethniques ne se sont encore pas produits et aucun Serer n'envisage d'épouser une fille autochtone. Mais il n'existe aucune opposition culturelle profonde.

Par contre après l'installation des 300 familles dans les six villages nouveaux, et l'extension des cultures très rapides, des problèmes commencent à apparaître. Ils risquent de se multiplier avec la migration d'autres cultivateurs au cours de la 2ème phase de l'opération Terres-Neuves.

Les autochtones ont des troupeaux assez importants, jusqu'à présent, les zones de pâturage dans la forêt arbustive étaient vastes et ne connaissaient pratiquement pas de limites. Actuellement, avec les nouveaux villages, elles sont restreintes. Il arrive qu'un troupeau mal gardé dévaste les champs des cultivateurs Serer. Ceux-ci réagissent fort énergiquement devant un tel saccage. Ils confisquent les bêtes et exigent une forte amende jusqu'à dix mille francs de dommage aux propriétaires. Les éleveurs commencent à sentir les limitations qu'imposent la présence des cultivateurs Serer dans la zone. Ils réclament actuellement des zones de passage pour leurs troupeaux.

Par ailleurs, dans leur ardeur à défricher et à étendre leurs champs, les Serer de certains villages ont dépassé les limites qui avaient été fixées et se sont retrouvés sur les champs des villages anciens. Les premiers conflits fonciers sont apparus entre Gallé et Diagle Sine, également entre Diambour et Keur Daouda, et aussi entre Diamaguène et Sare Mfali. Pour le moment, ces conflits se règlent auprès des responsables de la S.T.N. La densité permet encore des arrangements faciles, lorsque Neuf autres villages seront créés les problèmes seront plus aigus.

Si la terre existe en abondance et n'engendre encore pas trop de conflits, la pénurie d'eau est une cause de querelles. Les habitants des villages nouveaux, privés d'eau, sont obligés d'aller en chercher dans les puits des villages anciens. Mais ces puits sont à peine suffisants pour répondre aux besoins des villages eux-mêmes, avec leurs troupeaux.

Les villages anciens ont donc voulu interdire aux nouveaux, l'accès de leur puits. A Gallé par exemple, on interdit aux gens de Diagle de Venir puiser de l'eau, et pour finir on a taxé le seau d'eau à 200 F. Le fût de 200 l à 500 F et même 1 000 F. Par ce moyen, le puits est interdit à tout étranger au village.

Ces légers conflits ne sont encore pas trop graves mais ils risquent de s'envenimer si la zone devient trop peuplée. D'autant plus que les migrants pratiquent une culture très extensive, ils veulent agrandir au maximum leurs champs, ils font preuve d'un dynamisme propre à tous les migrants qui arrivent sur de nouvelles terres favorables. En plus, ils bénéficient de

beaucoup plus de facilités que les villages anciens avec tous les crédits, l'équipement, la prime d'installation. Les résultats traduisent cette différence, et peu à peu, une différenciation économique risque d'établir un clivage entre les villages anciens et nouveaux. L'attitude face à l'école moderne risque d'accroître encore ce clivage.

OBSERVATIONS GENERALES A L'ISSUE DE LA 3^{ème} ANNEE DE L'OPERATION TERRES-NEUVES -

Trois ans après le modeste démarrage de l'opération Terres-Neuves, et moins d'un an après l'arrivée de la moitié des familles migrantes, il est encore trop tôt pour tirer un bilan définitif. Des enquêtes sociologiques et économiques ont été menées tout au long des trois années, une masse de données scientifiques existe, mais il est difficile à l'heure actuelle de faire une synthèse complète. Présenter toutes ces données dans leur globalité serait également fastidieux, nous allons donc tenter d'en tirer un bilan provisoire dans l'état actuel de l'opération.

Sur le plan économique, dans la situation actuelle du Sénégal, l'opération Terres-Neuves semble une réussite au moins à court terme. Les trois cents familles installées dans le Sénégal-Oriental bénéficient au moment de la commercialisation de l'arachide, d'un apport financier qu'ils n'ont jamais connu dans leur zone de départ du vieux Bassin Arachidier. Les rendements à l'hectare passent de 700 kg dans le Pays Serer, les bonnes années, à 1 500 kg sur les Terres-Neuves et les surfaces, pour le moment, ne sont limitées que par les capacités de ceux qui les mettent en valeurs. C'est l'aspect le plus direct de la justification des Terres-Neuves au moins pour les paysans intéressés, il en existe d'autres plus discrets.

L'essai de diversification des cultures de rente avec l'introduction du coton, prouve un effort, même s'il n'est pas toujours couronné de succès pour chercher une alternative au monopole de l'arachide. L'intérêt pour les cultures vivrières n'est pas négligeable, les mils et sorgho font l'objet de l'attention des encadreurs au même titre que l'arachide. Si le maïs n'a pas très bien réussi c'est pour des raisons agricoles précises. Un essai de commercialisation du mil a d'ailleurs été tenté par la S.T.N.

L'analyse agronomique de l'opération Terres-Neuves est faite de façon détaillée plus loin, mais l'effort pour introduire une agriculture plus rationnelle et plus productive, qui n'épuise pas le sol est louable. Toutes les techniques vulgarisées vont dans ce sens : culture attéluée avec des bœufs, introduction du matériel agricole léger de la SISCOA, restitution de la fertilité avec les engrais, rotation annuelle des cultures etc... Ces techniques contribuent à une agriculture intensive dans les intentions, et en partie dans la réalisation.

Même si tous les objectifs de culture intensive n'ont pas été réalisés il reste vrai qu'avec la réussite de la culture de l'arachide, et en partie des cultures vivrières, mil et sorgho, les 300 familles qui ont pu profiter de l'opération ont vu leurs revenus financiers s'élever de façon spectaculaire. Pour ces deux mille personnes qui ont migré, au plan strictement économique les Terres-Neuves sont une bonne affaire, de façon inégale suivant les statuts sociaux et les réalisations, mais cependant pour tous d'une façon générale.

Les retombées de la réussite financière se sont faites sentir d'abord pour les intéressés dans l'amélioration de leur habitat, de leur nourriture, d'un certain confort tout relatif et d'une façon générale dans le style de vie. Surtout, les familles restées dans les villages du Sine reçoivent leur part de cette réussite, puisque un circuit vers le Sine s'est créé, comme le montrent toutes nos enquêtes, pour apporter aux parents une aide en nourriture et en argent. Même modestes, ces secours restent importants dans le contexte de pénurie et de famine des zones de départ. Nous avons déjà bien insisté pour préciser que les familles migrantes sont liées à celles du Sine, elles forment un tout. Il s'agit simplement d'une bipolarisation d'une même entité. La partie restreinte qui va sur les Terres-Neuves n'est qu'une expédition de secours de l'ensemble, ce qui n'hypothèque d'ailleurs pas la possibilité d'une installation durable sur les Terres-Neuves.

Une autre retombée des bénéfices acquis sur les Terres-Neuves profite à la zone du Sénégal-Oriental où est implantée l'opération. Indépendamment de l'infrastructure mise en place telles les pistes, avec l'argent de l'arachide, un petit commerce se développe, les boutiquiers de Koumpetou augmentent le chiffre de leurs maigres affaires. En fait, ce sont surtout les marchands ambulants, souvent originaires de la Gambie voisine qui profitent du petit commerce : postes radio, chaussures, moustiquaires, tissus, montres circulent de villages en villages dans des ballots, juchés sur des bicyclettes qui passent la frontière assez facilement. Les éleveurs des villages autochtones trouvent un débouché pour leurs animaux, et d'une façon plus générale, ils bénéficient de l'animation nouvelle de la zone, même au plan de l'encadrement agricole.

Enfin, même modeste, relativement à l'économie nationale, le Sénégal tire sa part de la réussite des 300 familles. D'abord par l'achat de l'arachide et du coton où il prélève sa part avant de les revendre. Par ailleurs, les paysans payent les impôts et remboursent leur crédit pour le matériel agricole, de la SISCOMA et les semences et engrais avancés par l'ONCAD, ainsi que les crédits spécifiques à la S.T.N., tel que le prix des bœufs pour la culture attelée.

Les 300 familles sont conscientes de cette relative aisance financière, déjà les projets à plus longs termes se précisent : acheter du bétail pour constituer un troupeau, acheter une voiture de transport pour faire le taxi, faire du commerce, bâtir une belle maison, aller en pèlerinage à la Mecque, chercher une épouse supplémentaire, acheter davantage d'équipement agricole dont un tracteur, ouvrir un compte à la banque, faire un abattoir et une boucherie. Les idées ne manquent pas y compris celles de rentrer au Sine, fortune faite pour y créer une boutique.

Avec sa taille très réduite et ses succès relatifs, l'opération Terres-Neuves est déjà une certaine réussite sur le plan économique pour les 300 familles qui ont bénéficié des crédits importants du financement extérieur; Mais l'impact idéologique revêt une importance beaucoup plus grande. Les Terres-Neuves sont aussi une excellente opération publicitaire pour montrer aux agriculteurs sénégalais que les responsables nationaux s'intéressent à leurs difficultés et essaient de les résoudre. L'action publicitaire, comme l'action réelle se propose de faire d'une pierre deux coups, à la fois dans les zones de départ et dans le Sénégal-Oriental. La répercussion symbolique se fait sentir en pays Serer et dans les terres de l'Ouest, épuisées par un siècle de culture arachidière où la situation socio-économique des paysans en arrive à un point de rupture, et également dans la région du Sénégal-Oriental, quelque peu périphérique et reléguée loin de la capitale, et sous-développée par rapport au reste du pays au moins sur le plan des entreprises nationales. Les autorités montrent ainsi qu'elles s'intéressent aux habitants des vieilles terres de l'Ouest et au développement du Sénégal-Oriental en ouvrant cette région à l'agriculture pionnière tel un nouveau "Far West Sénégalais".

Un autre but de l'opération sur le plan idéologique est de lutter contre l'exode rural. Chaque année une masse de ruraux, non seulement des jeunes mais aussi des adultes quittent les villages pour grossir les rangs des chômeurs urbains. Les Terres-Neuves permettent d'offrir une alternative, réelle d'abord pour un petit nombre, et avec valeurs d'exemplarité pour les autres. Plutôt que de venir chômer en ville, les paysans des régions trop peuplées doivent partir coloniser les Terres encore "Neuves" du Territoire National. Ces vaillants pionniers, paysans modèles et fer de lance du Sénégal de l'an 2 000, connaîtront dans le Sénégal-Oriental, une réussite exemplaire puisque les premiers migrants ont réussi, et ainsi, ils ouvriront de nouvelles terres à la culture de l'arachide et du coton. Le problème est aussi de savoir si le Sénégal-Oriental comporte des surfaces illimitées de terre cultivable.

La réussite économique avec les résultats de la culture de l'arachide des trois cents familles et la résonnance idéologique des Terres-Neuves sur le plan national sont des justifications puissantes de l'opération, elles ne doivent cependant pas nous faire passer sous silence d'autres aspects.

Tout d'abord au stade actuel, l'opération Terres-Neuves connaît un échec technique sur un point capital pour ne pas dire sur le seul point essentiel. Il s'agit du problème de l'eau. Si la région de Koumpentoum connaissait un faible peuplement et donc une mise en culture très partielle, c'est à cause du manque d'eau pour les habitants. Jusqu'à présent le problème n'a pas été résolu. Le Projet Terres-Neuves a pensé le résoudre en creusant des forages coûteux de 150 m, équipés d'un système d'exhaure manuel d'un genre nouveau. Ce système s'est avéré inutilisable parce que toujours en panne, donc pas au point techniquement. Pour les deux derniers villages, on a cru trouver une autre solution en creusant des puits qui atteignent la nappe phréatique à 60 m. Equipés d'un système d'exhaure primitif (une poulie et un seau attaché au bout d'une corde) ils satisfont péniblement les besoins domestiques de la population. Le puisage est long et pénible et représente un lourd handicap pour des villages de cinquante familles.

Ces puits ainsi équipés ne permettent pas l'élevage d'animaux domestiques et sont mêmes parfois presque à sec parce que pas assez profonds. Depuis trois ans les familles migrantes souffrent du manque d'eau. Des palliatifs coûteux sont apportés, un camion de la S.T.N. vient ravitailler en eau les villages, tous les deux jours à partir du forage de Mereto. Il s'agit d'un secours temporaire qui dure tant bien que mal depuis plus d'un an. Le problème technique n'a pas été résolu, l'alternative est simple, des puits avec un système d'exhaure archaïque qui ne permet pas une transformation de l'agriculture ou un système d'exhaure techniquement sophistiqué, avec un moteur et une pompe mais qui risque d'être coûteux à l'achat et surtout à l'usage, carburant, entretien, et, de plus, fort aléatoire à long terme. En cas de panne, lorsque la S.T.N. ne sera plus là avec ses moyens financiers, qui assurera l'entretien et les réparations de moteurs dans des villages situés à 400 km de Dakar ?

Le problème pour le moment reste entier et à notre sens, nous le répétons, il est essentiel, les paysans en sont d'ailleurs parfaitement conscients: "Nous retournerons au Sine, malgré nous, parce que si nous mourrons de soif dans les Terres-Neuves, ce n'est pas la peine d'avoir gagné beaucoup d'argent".

Le besoin d'argent est un puissant moteur, il a fait accepter durant trois ans le manque d'eau, mais aussi bien d'autres sacrifices.

Les enfants venus avec les familles sur les Terres-Neuves, scolarisés dans leur majorité avant le départ, ne l'ont pas été sur les Terres-Neuves, malgré les promesses faites au moment du recrutement. L'école n'est toujours pas construite et les parents savent qu'ils hypothèquent les chances de promotion sociale de leurs enfants. Ils en souffrent car ils savent ce que représente l'école moderne, malgré tous ses défauts, comme moyen d'accès à une situation sociale meilleure.

Plus grave encore peut-être, l'infrastructure sanitaire promise n'a pas été assurée, le dispensaire n'est toujours pas construit. Un jeune infirmier, équipé d'une mobylette souvent en panne, a été chargé de surveiller la santé des familles. Malgré toute sa bonne volonté, la tâche est trop vaste et au-dessus de ses moyens, il manque en permanence de médicaments. Or, les familles migrantes étaient affaiblies par les conditions de vie dans les zones de départ, et ont très mal supporté physiquement le choc de l'installation dans une région très différente sur le plan des conditions générales. Les fatigues de l'installation et de l'adaptation les ont durement éprouvées.

Les enfants ont été les premiers à en subir les conséquences, durant l'hivernage 1974 : de Juillet à Octobre, 72 enfants de moins de 4 ans sont décédés dans les six villages des Terres-Neuves, la plupart du temps à la suite de malnutrition, diarrhées et maux de ventre. Ce chiffre sur quatre mois porterait la mortalité infantile à plus de 120 %, c'est énorme, et même dans le Sine où elle est forte, elle reste bien en dessous : environ 105 % et non sur 4 mois mais 1 an. Cinq adultes sont morts également durant l'hivernage, sans avoir vu un médecin ou un infirmier ce qui porte la mortalité globale durant l'hivernage à 38,5 % dont 93 % d'enfants. Une infrastructure sanitaire et une meilleure alimentation auraient pu éviter une grande partie de ces décès.

L'alimentation a été très mauvaise pour les deux derniers villages arrivés en 1974. Le système d'approvisionnement des magasins S.T.N. a fort mal fonctionné. Les familles n'avaient pas épuisé leur crédit de 40 000 F aux magasins et ceux-ci étaient souvent vides de nourriture. Les migrants ont connu des périodes de véritable disette en Juin-Juillet-Août, qu'il aurait été très facile de leur éviter.

Dans la mesure où la S.T.N. prétend se substituer à l'initiative des paysans dans une migration libre, elle doit en assurer toutes les responsabilités. Lorsque les paysans n'ont pas de provisions d'avance, ils ne se risquent pas à une migration vers une autre zone rurale. Les faire partir dans le Sénégal-Oriental avec la promesse d'assurer leur subsistance jusqu'à la première récolte et ne pas le faire, est grave.

Enfin, un autre échec de l'opération Terres-Neuves tient à sa nature même, d'entreprise de développement dirigée de l'extérieur, il consiste dans le danger de créer un colonat et des villages artificiels dans le Sénégal-Oriental, peuplés de paysans qui prennent une mentalité d'assistés. Puisqu'on leur enlève toute initiative, les gens acceptent cette situation passive. Tant qu'il y a de l'argent tout peut se résoudre de l'extérieur, à court terme et au coup par coup. On peut toujours cacher cela par une idéologie de type valorisatrice. Les paysans ne sont pas dupes lorsqu'on leur explique qu'ils sont les paysans modèles, l'avenir et l'exemple du Sénégal, les pionniers d'une nouvelle agriculture. En fait leur réponse réelle ne consiste pas dans les discours échangés à l'occasion des visites protocolaires des autorités, mais dans les faits. Ils cultivent l'arachide sur des surfaces les plus grandes possibles pour gagner le plus d'argent possible et le plus rapidement.

Une façon d'obliger les migrants à cultiver de manière plus intensive consisterait à limiter les champs. En principe cela se pratique déjà mais de manière assez souple. La limitation sera beaucoup plus effective si dans une deuxième phase, la S.T.N. installe une dizaine de villages supplémentaires dans la zone. Les victimes de l'opération, si l'on n'y prend garde, risquent d'être les éleveurs de la région, donc la population ancienne. L'arachide risque de l'emporter une fois de plus sur l'élevage, ce serait la perpétuation d'un état de fait qui dure depuis fort longtemps, et l'opération Terres-Neuves, ne serait pas si neuve dans sa réalisation, sinon dans sa conception. Sous une forme rajeunie, elle perpétue l'avance du front de l'arachide vers l'est du Sénégal, et cette avance rencontre la zone du coton, fief du Sénégal-Oriental et de la Haute-Casamance.

Transplanter des populations n'est peut être pas la seule solution pour résoudre les problèmes de l'agriculture sénégalaise. Changer les conditions donc les structures qui ont provoqué la situation actuelle dans le bassin dit de l'arachide est aussi une autre possibilité, certes plus ardue mais aussi peut être plus positive pour l'ensemble des paysans du Sénégal.